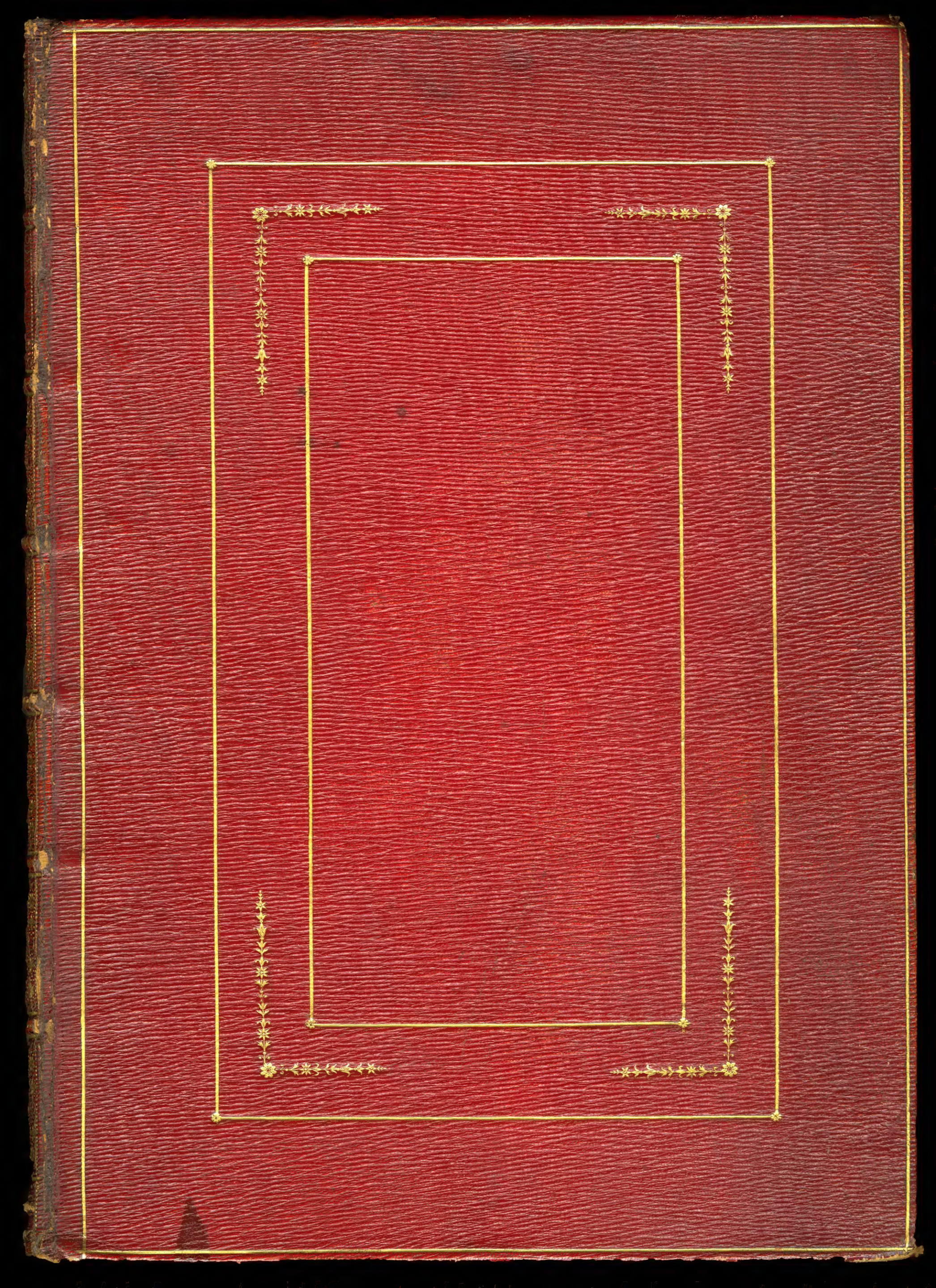
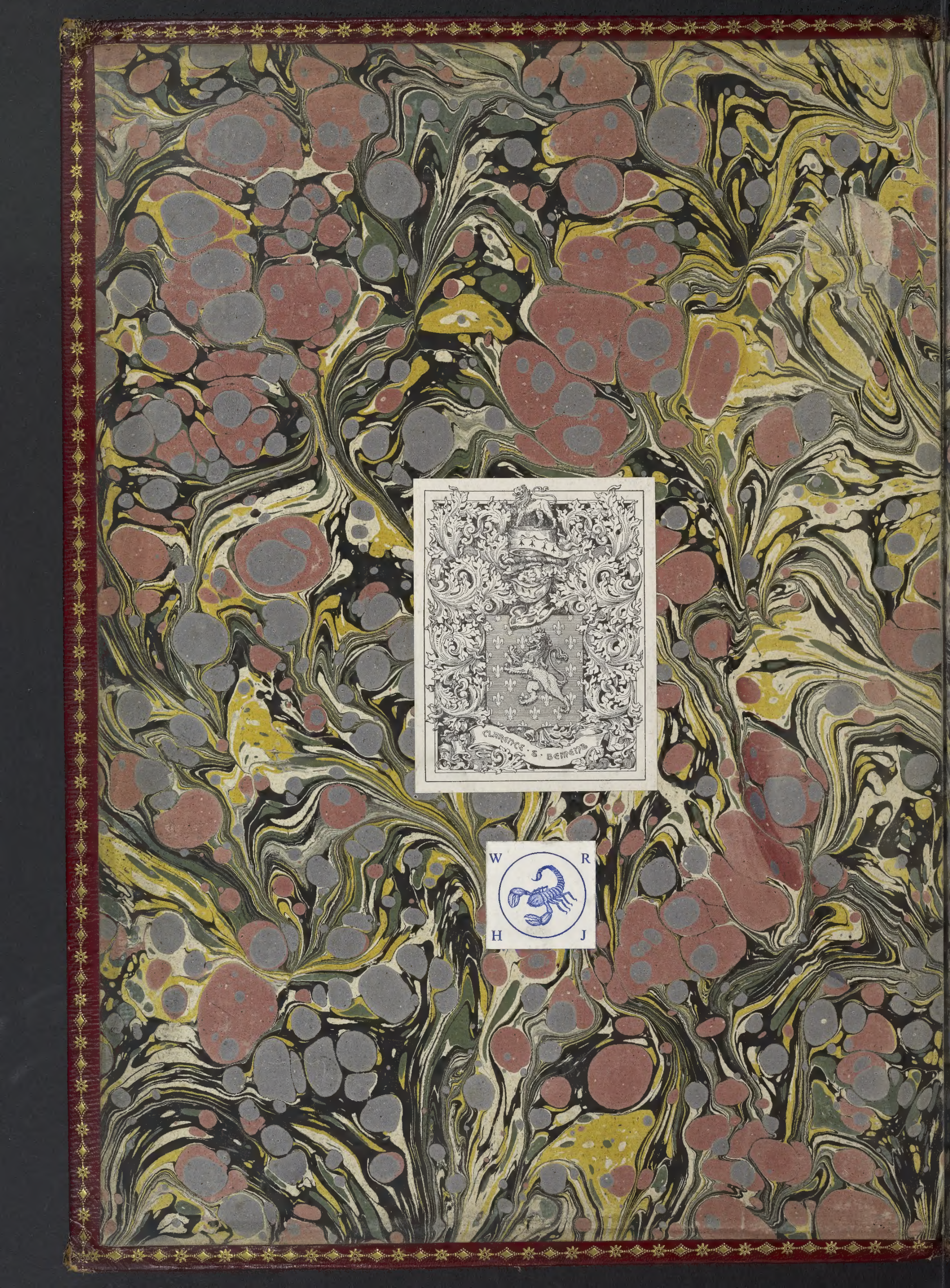



CLARENCE · S · BEMENT
W R H J



Early copy, with suppressed
ode at the end

One of the finest of Roger Payne Bindings
The Hodsoll, Egerton, Bernard Copy.

£ s d
15 15 —

Egerton's sale

M: Wodhull
May 6th 1797.

Bound by Roger Payne

Bib. Instruct: No 3771.
Bib. Gaignat: No 2259.
Bib. Valiere: No 4156.

IN A MAGNIFICENT BINDING BY ROGER PAYNE

FROM THE LIBRARY OF MICHAEL WODHULL

116. FENELON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE). Les Avantures de Télémaque, Fils d'Ulysse. *Frontispiece by Picart, portrait of Fénelon by Vivien, 24 plates by Debrie, Dubourg, and Picart, title-page vignette by Dubourg, and 45 head and tail vignettes by Debrie and Dubourg, engraved by various artists; also an engraved folding map.* Folio, full crimson straight-grain morocco, back panels with gilt tooled central star composed of flower sprays with surrounding flower ornaments, against a *pointillé* background; sides with gilt fillet border and two inner fillet frames enclosing floral corner ornaments; gilt borders inside; marbled end-paper; gilt edges; by ROGER PAYNE; minute marginal hole in the map. Amsterdam and Rotterdam, 1734

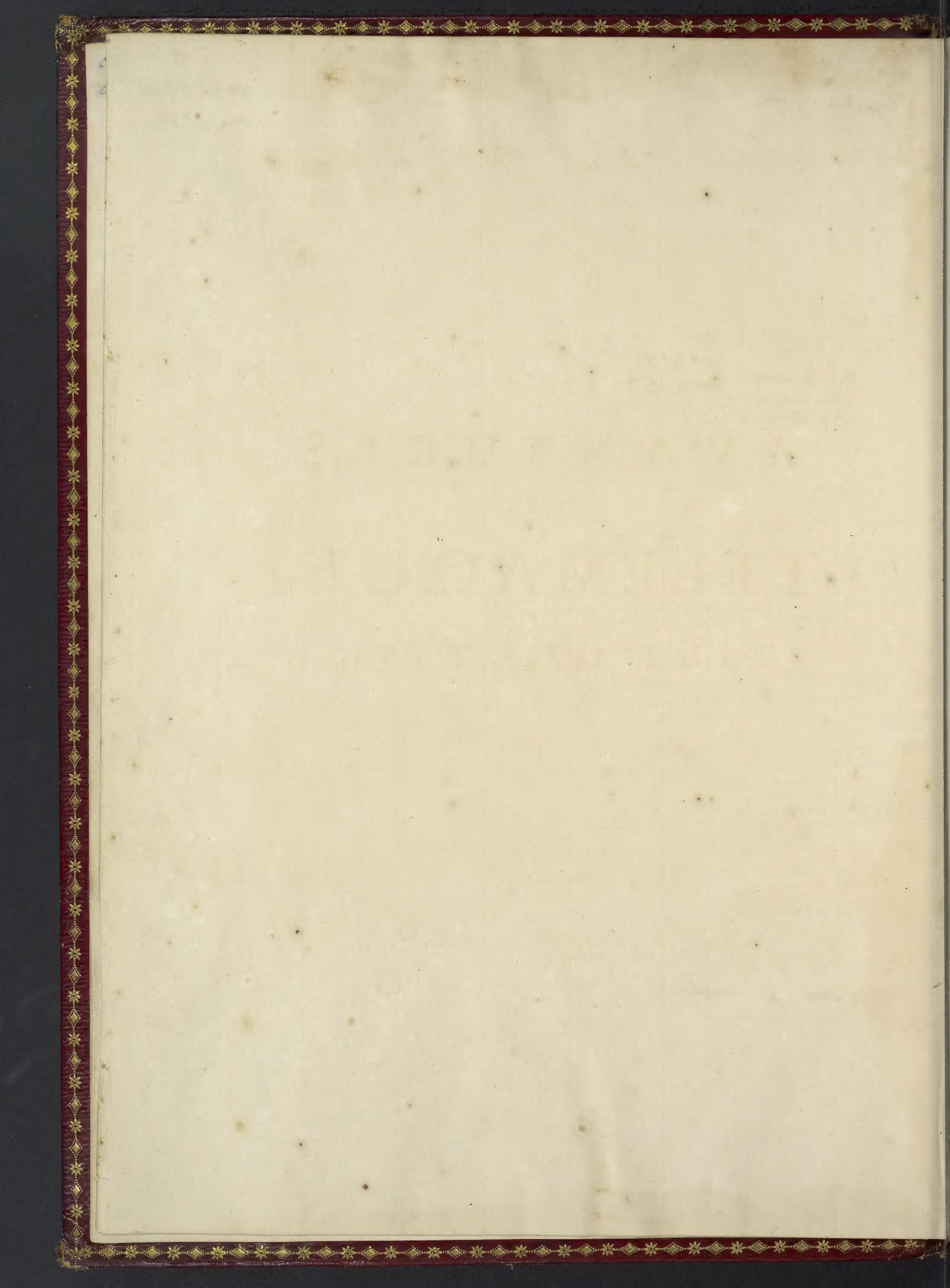
FIRST EDITION WITH THESE PLATES. ONE OF 150 COPIES IN "FOLIO" FORMAT, WITH A TYPOGRAPHICAL MARGINAL BORDER SURROUNDING EACH PAGE OF LETTERPRESS. Although of the "folio" format, the present copy is printed on paper with chain-marks running horizontally instead of vertically.

IN A MAGNIFICENT BINDING BY ROGER PAYNE.

From the library of Michael Wodhull (1740-1816). On the front fly-leaf is Wodhull's signature dated May 6, 1797, and a record of the price paid for the volume, £15/15/-, at *"Egerton's sale"*; also the following notes: *"Bib. Instruct: No.* 3771. *Bib: Gaignat. No.* 2259. *Bib: Valiere: No.* 4156. *Collat: & complete."*

Later acquired by Clarence S. Bement, with his bookplate.

Collat: & complete:



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.



B. Picart invenit. et del. Jacob Folkema Sculp: 1733

TELEMAQUE, conduit par MINERVE, & couvert de son Bouclier, renonce aux Charmes des Plaisirs, de la Volupté, & de l'Orgueil, qui ont à leur suite l'Intemperance, l'Envie, la Trahison, & le Desespoir: &, guidé par le Génie de la véritable Gloire, il s'avance par un Chemin escarpé vers le Temple de l'Immortalité, au milieu des Vertus opposées aux Vices qu'il laisse derrierre lui, comme la Prevoyance, le Sécret, la Fidélité, la Vérité, la Piété, la Paix, la Justice, la Liberté, la Concorde, & la Force, toutes reconnoissables à leurs Attributs.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

Par feu Messire

FRANÇOIS DE SALIGNAC, LA MOTHE FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de FRANCE, & depuis Archevêque-Duc de CAMBRAY, Prince du Saint Empire.

NOUVELLE EDITION,

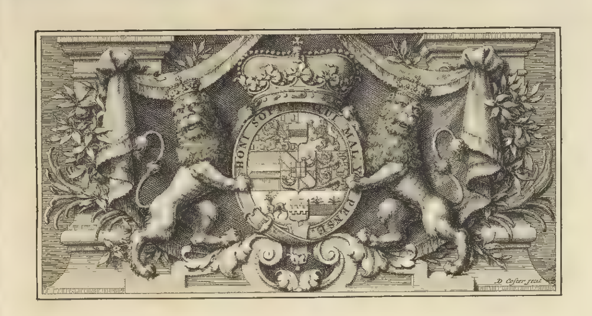
CONFORME AU MANUSCRIT ORIGINAL,

Et enrichie de Figures en taille-douce.



A AMSTERDAM, Chez J. WETSTEIN & G. SMITH,
& ZACHARIE CHATELAIN.
A ROTTERDAM, Chez JEAN HOFHOUT.
M. DCC. XXXIV.





A

SON ALTESSE SERENISSIME

GUILLAUME-CHARLES HENRI-FRISO,

PRINCE D'ORANGE ET DE NASSAU, COMTE DE CATZENELLEBOGEN, VIANDEN, DIETZ, SPIEGELBERG, BUUREN, LEERDAM; MARQUIS DE TERVEER, ET VLISSINGEN; BARON DE

BRE-

Breda, de Peylstein, de la ville de Grave et du Pais de Cuyk, d'Ysselstein, de Cranendonk, d'Eindhoven, et de Liesfeldt; Seigneur de Bredenvoort, de Turnhout, de Geertruydenberg, de Willemstad, de Klunderd, de St. Maartensdyk, de Seevenbergen, de Steenbergen, de la Haute et Basse Swaluwe, de Naaltwyk, de Grimbergen, de Herstal, d'Arlay, Noseroy, St. Vith, Burgenbag, Daasburg et Warneton; Seigneur independant de l'Isle d'Ameland, Burggrave Hereditaire d'Anvers et de Besancon, Marechal Hereditaire de hollande;

LANDE; STADHOUDER, ET CAPITAINE ET ADMIRAL-GENERAL DE GUELDRE, ET DE LA COMTE' DE ZUTPHEN; STADHOUDER HEREDITAIRE; ET CAPITAINE-GENERAL DE LA FRISE, STADHOUDER ET CAPITAINE-GENERAL DE GROENINGEN ET DES OMMELANDES, ET DU PAIS DE DRENTHE, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Si cet Ouvrage a l'avantage d'avoir été composé pour l'Aîné des Petits-Fils de Louïs

Quatorze, & d'être protegé par ſon Arriére-Petit-Fils le Roi Louïs Quinze par toute l'étenduë de ſon Roïaume, il a auſſi l'avantage de ſe voir honoré de VOTRE ILLUSTRE NOM.

En m'accordant, MONSEIGNEUR, l'offer que je VOUS en fais, VOUS voulez bien me diſpenſer d'adreſſer à VOTRE ALTESSE SERENISSIME une Dédicace dans toutes les formes. Il faudroit, AUGUSTE PRINCE, pour s'en aquiter dignement, une autre Plume que la mienne: c'eſt pourquoi, MONSEIGNEUR, je me contente de demeurer dans les bornes du reſpect & de l'admiration.

Ne

DEDICACE.

Ne feroit-ce pas, ILLUSTRE PRINCE, contrevenir en quelque ſorte aux loix de la Juſtice & de l'équité, ſi, en faiſant voir le jour à ce Chef-d'Oeuvre qui VOUS convient ſi bien, je négligeois de VOUS l'OFFRIR? Je m'aſſûre que tous ceux qui verront VOTRE ILLUSTRE NOM à la tête de cet Ouvrage, approuveront mon choix, ſur-tout connoiſſant l'affabilité de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & cette bonté qu'ELLE témoigne à tous ceux qui ont l'honneur de l'aprocher: ce qui la fait également admirer & aimer. Auſſi, MONSEIGNEUR, on ne peut rien attendre que de grand & d'extraordinaire d'un

PRIN-

DEDICACE.

PRINCE, qui, comme VOUS, eſt de l'ILLUSTRE Sang des PRINCES d'ORANGE & de NASSAU, à qui la Valeur, la Vertu, le bel Eſprit, la Politeſſe, & ſur-tout la Piété ſont comme Héréditaires.

Tous ceux à qui l'honneur de VOTRE Education à été confié, ne peuvent aſſez admirer les belles qualitez que vous poſſedez, toutes propres à former un PRINCE Vertueux & Pacifique, cet Eſprit étendu & pénétrant, ce Jugement ſolide, cette Mémoire heureuſe, cette imagination vive, mais réglée, cette expreſſion aiſée & coulante, cette humeur douce & tranquille, &, ce qui eſt encore plus

eſti-

eſtimable, ce Cœur droit & cette Ame naturellement Chrétienne, qu'on remarque dans VOTRE ALTESSE SERENISSIME. De ſi heureux talens & des diſpoſitions ſi nobles témoignent d'avance, qu'ELLE ſoûtiendra dignement la Grandeur de ſa NAISSANCE. Quel agréable ſpectacle pour SON ALTESSE SERENISSIME VOTRE ILLUSTRE & VERTUEUSE MERE, ſous les yeux de laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevé!

Je me ſens, GRAND PRINCE, incapable d'aller plus loin, & d'étaler ici les faits Héroïques de Vos glorieux ANCETRES, & les grands événemens où ils ont eû tant

de

de part. Je me borne donc à faire des Vœux très-ardens pour la conservation de VOTRE ILLUSTRE PERSONNE.

C'est avec ces Vœux & avec tout le Respect imaginable, que je suis.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE
SERENISSIME

Le très-humble & très-obéïssant Serviteur,

JEAN HOFHOUT.



AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

LES Editions du Télémaque ont beau ſe multiplier; il arrive toujours qu'elles ſont bien-tôt épuiſées. D'ailleurs, celle que l'on préſente ici au Public y paroîtra avec de grands avantages. Il n'y en avoit eu juſqu'en 1717, que d'imprimées ſur des Copies imparfaites & ſans authenticité. Ce fut alors que Monſieur le Marquis de Fenelon, Petit-Neveu du Grand Archevêque de Cambray & actuellement Ambaſſadeur de Sa Majeſté Très-Chrétienne en Hollande, fit faire à Paris celle de cette année-là, qu'il conduiſit lui-même ſur

le Manuſcrit qui étoit entre ſes mains. La même conformité à ce Manuſcrit ſe trouve dans cette nouvelle Edition ; elle a pareillement l'avantage d'avoir été imprimée ſous les yeux du même Neveu de l'Auteur.

Pluſieurs conſidérations ont déterminé à la faire dans un Volume in Quarto, & en même tems d'en faire tirer quelques Exemplaires in Folio. Ces formes ſont plus propres qu'une moindre à faire paroître la beauté de l'Impreſſion ; ce ſont plus des tailles de Bibliothéque ; enfin c'eſt un commencement de l'éxécution d'un plus grand deſſein, qui raſſemblera dans des Volumes d'une même forme tous les différens Ouvrages de l'Auteur, ſi dignes en tout genre d'être conſervez enſemble à la Poſtérité.

Il eſt vrai qu'on a déja le Télémaque in Quarto de la façon des Libraires de Paris, qui le donnérent en 1730. Mais cette Edition, qui avoit

de

de quoi paroître belle en elle-même, a été étrangement défigurée par des Notes dont on a chargé ſes pages : il ne faut que les parcourir, pour juger combien elles aſſortiſſent mal un pareil Ouvrage. C'eſt la miſére de celles qui ſont reſtées, qui a donné lieu ſans doute au petit Avertiſſement qu'on a éxigé des Editeurs, & qui s'y voit au pied de l'Approbation, pour informer le Public que la Famille de l'Auteur n'avoit eu aucune part à ces Notes.

D'ailleurs, jamais Livre n'a moins demandé des Notes que le Télémaque. Ceux qui ont entrepris d'en faire de plus recherchées & de l'eſpéce de celles, par éxemple, que l'on voit dans l'Edition de Hambourg, ou dans celle de Hollande en 1725, n'ont fait que donner une preuve de leur peu de goût & de diſcernement. Ces inventeurs d'applications imaginaires ſont dans un étrange éloignement de l'élévation d'ame avec laquelle ce merveilleux Ouvrage a été

écrit. Pour peu qu'ils en eussent approché, ils auroient senti combien le plan en étoit élevé au dessus de la basse malignité d'un faiseur de Portraits satiriques. Le but de l'Ouvrage étoit de préparer à la Nation Françoise un Roi selon son besoin, dans la personne du Prince destiné par sa naissance à la gouverner un jour. Il falloit donc bien que les instructions eussent un rapport général à l'état où il trouveroit les choses, aux dangers de la Royauté dans une Cour comme celle où il devoit régner, & au détail des biens à faire & des maux à corriger. Mais ce rapport ne fournit rien moins que des Portraits dont on puisse faire des applications personnelles. Au contraire, l'Auteur fait par-tout comme les grands Peintres, qui dans leurs Tableaux peignent d'après la plus belle Nature. Tous les Caractéres intéressans y sont exprimez dans le vrai, mais cependant sans qu'il s'y trouve un seul air de tête où on se soit attaché à la

res-

reſſemblance d'un tel Homme en particulier. Il en eſt de même du Télémaque ; c'eſt un Tableau continuellement diverſifié, où l'Auteur préſente à ſon Eléve, ſous les images les plus riantes, tout ce qu'il étoit important de lui faire connoître & aimer. Mais ce Tableau ſi utilement varié, n'a jamais que de ces rapports généraux où tout part du trait du grand Peintre. Le goût d'une critique maligne ne peut entrer dans une ame comme la ſienne : ſa belle imagination & ſon génie fécond ne le laiſſent jamais dans le cas d'avoir beſoin de s'aider du perſonnel pour former ſes Caractéres.

La vaine émulation des Ecrivains du tems pour mêler leurs productions à celles des grands Auteurs, & le goût dépravé pour vouloir des Notes à tout, n'infecteront donc point cette nouvelle Edition. L'Ouvrage y paroîtra dans toute ſa noble ſimplicité. L'embelliſſement, dont on a cherché à l'orner, a été celui d'un

nombre de Tailles-douces travaillées avec ſoin, & d'une beauté propre à diſtinguer cette Edition de toutes les autres. Elle eſt encore enrichie par une Eſtampe placée à la tête de ce Volume, qui a été faite en dernier lieu par un excellent Maître, ſur un beau Portrait original de l'Auteur qu'a la Famille, & qui ſervira à rappeller cette belle Phyſionomie à ceux qui l'ont encore préſente, & à en donner aux autres une idée bien différente de celle qu'il faudroit qu'ils s'en fiſſent, s'ils en jugeoient par ce qu'on en voit de monſtrueux, par éxemple, à la tête de l'Edition in Quarto dont on a déja parlé, imprimée à Paris en 1730.

Dans cette Edition, comme dans celle de 1717, on place à la tête du Télémaque le Diſcours compoſé pour lui ſervir d'eſpéce de Préface, & pour en déveloper l'excellence conſidérée ſuivant toutes les régles du Poëme Epique. L'Auteur a revu ce Diſcours, & il paroît

roît à préſent avec pluſieurs changemens & additions conſidérables, qui ne ſe trouvent pas dans les Editions précédentes. Comme Monſieur Ramſay fut conduit en l'écrivant, moins par le déſir de travailler à ſa propre réputation, que par les mouvemens de ſa reconnoiſſance, il eſt juſte d'en laiſſer ſubſiſter le monument.

On ne s'eſt point laiſſé aller au faux goût de ceux qui ont inſpiré aux Editeurs de l'Edition de Paris de 1733, de ſupprimer une Piéce en Vers lyriques de la jeuneſſe de Mr. de Cambray, & que l'on avoit placée à la fin du Télémaque dans l'Edition de 1717. Ceux qui ont le goût du ſentiment, de l'harmonie & de la belle cadence dans les Vers, verront avec plaiſir reſtituer cette Ode au Public. Elle montre l'heureux génie de l'Auteur pour la Verſification, & combien il lui en auroit peu coûté de mettre le Télémaque en Vers, ſi en l'écrivant,

vant, la tentation de ſe faire honneur de la multitude de ſes talens, avoit eu quelque pouvoir ſur lui.



AP-

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet Ouvrage qui a pour Titre, Les Avantures de Télémaque, *avec une Préface qui en découvre toutes les beautez; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les Langues que parlent, ou qu'entendent les Peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Proſe, met notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La Fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité, & à flater notre orgueil. Les récits, les deſcriptions, les liaiſons, & les graces du diſcours, éblouïſſent l'imagination ſans l'égarer: les réflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toujours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractéres d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du Vice, ou l'amour de la Vertu. Les myſtéres de la Politique la plus ſaine & la plus ſure y ſont dévoilez. Les Paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte. Les Devoirs n'y montrent que des attraits, qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion, dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune; à aimer ſon Pére, & ſa Patrie; à être Roi, Citoyen, Ami, Eſclave même ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juſte, humain, patient, ſincére, diſcret, & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intéreſſe, qu'il ne remuë, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'a-*

b *vec*

vec admiration; & on ne l'admire point, que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, & un Mentor! A Paris, ce prémier Juin 1716.

DE SACY.





*DISCOURS
DE LA
POESIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POEME
DE TELEMAQUE.



I l'on pouvoit goûter la Vérité toute nuë, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination : mais sa lumiére pure & délicate ne flate pas assez ce qu'il y a de sensible en l'Homme ; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non-seulement des Idées pures qui l'éclairent, mais encore des Images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vuë fixe de la Vérité. Voilà la source de l'Eloquence, de la Poësie, & de toutes les Sciences qui sont du ressort de l'Imagination. C'est la foiblesse de l'Homme, qui rend ces Sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la Vertu ne le touche pas toujours ; il ne suffit point de lui montrer la Vérité, il faut la peindre aimable. *(a)* Origine & fin de la Poësie.

Nous examinerons le Poëme de Télémaque selon ces deux vuës, d'instruire & de plaire : & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale ; & qu'il a plu autant qu'eux, en imitant toutes leurs beautez.

Il y a deux maniéres d'instruire les Hommes pour les rendre bons. La premiére Deux for-

* Ce Discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par Mr. de Ramsay, qui en est l'Auteur.

(a) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,*
Lectorem delectando, pariterque monendo.
HOR. ART. POET.

tes de Poë- fies héroï- ques.

miére, en leur montrant la diformité du Vice, & ses suites funestes ; c'est le dessein principal *de la Tragédie.* La seconde, en leur découvrant la beauté de la Vertu, & sa fin heureuse ; c'est le caractére propre *à l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les Passions qui appartiennent à l'une, sont la Terreur & la Pitié ; celles qui conviennent à l'autre, sont l'Admiration & l'Amour. Dans l'une, les Acteurs parlent ; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Définition & division de la Poësie Epique.

On peut définir le Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la Vertu, en nous représentant l'Action d'un Héros favorisé du Ciel, qui éxécute un grand dessein en triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée ; l'*Action*, *la Morale*, & *la Poësie.*

I. DE L'ACTION EPIQUE.

Qualitez de l'Action Epique.

L'Action doit être *grande*, *une*, *entiére*, *merveilleuse*, mais cependant *vraisemblable*, & *d'une certaine durée.* Le Télémaque a toutes ces qualitez. Comparons-le avec les deux Modéles de la Poësie Epique, Homére & Virgile, & nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssée.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce Poëme, Homére introduit un Roi sage revenant d'une Guerre étrangére, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Païs, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'Immortalité même ne le touche point : il renonce à tout, pour soulager son Peuple, & revoir sa Famille. (a)

Sujet de l'Enéïde.

(b) Dans l'Enéïde, un Héros pieux & vaillant, échapé des ruïnes d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le prémier. Ce Prince, choisi pour Roi par les restes infortunez de ces Concitoyens, erre longtems avec eux dans plusieurs Païs, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un asile dans des Terres éloignées, d'où ses Ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs Ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le Maître de l'Univers.

Plan du Télémaque.

L'Action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Pére, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considérables que la sienne ; & parcourant plusieurs Terres inconnuës, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux ; en sage Politique, en Prince religieux, en Héros accompli.

L'Action doit être une.

L'Action de l'Epopée doit être *une.* Le Poëme Epique n'est pas une Histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la Vie toute entiére d'un Héros, comme l'Achilleïde de Stace : l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'Action. La Vie de l'Homme est pleine d'inégalitez ; il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les ac-

(a) Voyez le Pére Le Bossu Liv. I. chap. 10.
(b) Ibid. chap. 11.

accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'Homme, ne formeroit qu'un Tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un Héros qu'on propose pour modéle, mais le récit d'une Action grande & illustre qu'on donne pour éxemple.

Il en est de la Poësie comme de la Peinture; l'unité de l'Action principale n'empêche pas qu'on n'y insére plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme; le Héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultez. C'est le récit de ces obstacles qui fait les Episodes; mais tous ces Episodes dépendent de l'Action principale, & sont tellement liez avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul Tableau, composé de plusieurs Figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion. Des Episodes.

Je n'éxamine point ici, s'il est vrai qu'Homére noye quelquefois son Action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes; si son Action est double; s'il perd souvent de vuë ses principaux Personnages. Il suffit de remarquer, que l'Auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le prémier améne celui qui suit. Ses principaux Personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'Action principale, sont toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six prémiers Livres où Télémaque parle & fait le récit de ses avantures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'Action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement, que le séjour de ce Héros dans cette Isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII, & XIV Livre, où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'Armée: mais c'est Mentor, un des principaux Personnages du Poëme, qui fait tout en vuë de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du Camp. C'est encore un grand Art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'Action. Ces Episodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince, (ce qui est le grand dessein du Poëte), mais parce qu'il les fait raconter à son Héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des Mœurs & des Loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & Philoctéte lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au Camp des Alliez, en attendant le jour du combat. L'unité de l'Action du Télémaque, & la continuité des Episodes.

L'Action Epique doit être *entiére*. Cette intégrité suppose trois choses: la Cause, le Nœud, & le Dénouëment. L'Action doit être entiere.

La Cause de l'Action doit être digne du Héros, & conforme à son caractére. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'Action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colére de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le Nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur Mer, que la Mer même (*a*). L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune Prince qui méprise la Volupté par amour de la Vertu, & dompte ses Passions par le secours de la Sagesse, est une Fable tirée de la Nature, qui renferme en même tems une Morale sublime. Du Nœud.

Le

(*a*) Voyez le Pére Le Bossu, Liv. II. chap. 13.

LeDénouëment. Le Dénouëment doit être auſſi naturel que le Nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes avantures; & ces Inſulaires, amateurs du merveilleux & charmez de ſes récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui : le Dénouëment eſt ſimple & naturel. Dans l'Enéïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins dont il ſera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier (a). Ce Dénouëment eſt noble. Celui du Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Héros, pour obéïr aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa Couronne & ſa Fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs même les plus innocens, au pur amour de la Vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Iſle déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſu au travers des Mers orageuſes, des Terres inconnuës, des Guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'Homme, la Sageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe; puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le Merveilleux ceſſe, l'Action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'Homme ſe montre Héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites Régles de l'Art eſt accompagnée d'une profonde Morale.

Qualitez générales du Nœud & du Dénouëment du Poëme Epique. Outre le Nœud & le Dénouëment général de l'Action principale, chaque Epiſode a ſon Nœud & ſon Dénouëment propre; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes : la ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite & paſſagére. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple Nature, préparer les événemens d'une maniére ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la Poëſie héroïque, qui eſt l'Inſtruction, pour s'occuper d'un Dénouëment fabuleux, & d'une Intrigue imaginaire : cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer. Mais dans un Poëme Epique, qui eſt une eſpéce de Philoſophie morale, ces Intrigues ſont des jeux d'eſprit au deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

Si l'Auteur du Télémaque a évité les Intrigues des Romans modernes, il ne s'eſt pas jetté non plus dans le Merveilleux que quelques-uns reprochent aux Anciens; il ne fait ni parler des Chevaux, ni marcher des Trépieds, ni travailler des Statuës. Ce n'eſt pas que ce Merveilleux choque la Raiſon, quand on ſuppoſe qu'il eſt l'effet d'une Puiſſance divine qui peut tout. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non-ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands événemens, & unir la Vraiſemblance & le Merveilleux; mais pour apprendre aux Hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par-là le Poëte rend tout poſſible à ſon Héros, & fait ſentir que ſans la Sageſſe divine, l'Homme ne peut rien. Ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non-ſeulement le Vraiſemblable, mais le Naturel qui s'unit ici au Merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout : ſi Télémaque avoit ſu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mé-

L'Action doit être merveilleuſe.

(a) Ibidem.

mérite n'auroit pas été si grand, il en auroit été trop soutenu. Les Héros d'Homére savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à son Héros le merveilleux de la fiction, exerce sa Vertu & son Courage.

Quoique l'Action doive être *vraisemblable*, il n'est pas nécessaire qu'elle soit *vraye*. C'est que le but du Poëme Epique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun Homme en particulier, mais d'instruire & de plaire par le récit d'une Action qui laisse le Poëte en liberté de feindre des Caractéres, des Personnages & des Episodes à son gré, propres à la Morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'Action n'est pas contraire au Poëme Epique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des Caractéres, la beauté des Descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la Poësie; & pourvu que le Héros soit fait pour l'Action, & non pas l'Action pour le Héros. On peut faire un Poëme Epique d'une Action véritable, comme d'une Action fabuleuse.

La proximité des tems ne doit pas gêner un Poëte dans le choix de son Sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des Lieux, ou par des Evénemens probables & naturels, dont le détail à pu échaper aux Historiens, & qu'on suppose ne pouvoir être connus que des Personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un Poëme Epique & une Fable excellente d'une Action de Henri IV ou de Montezuma, parce que l'essentiel de l'Action Epique, comme dit le Pére Le Bossu, n'est pas qu'elle soit vraye ou fausse, mais qu'elle soit morale & qu'elle signifie des Véritez importantes.

De la durée du Poëme Epique.

La *Durée* du Poëme Epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe successif de la Vertu qui surmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinez que causent les Passions. L'Action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étenduë que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les Actions de plusieurs années; mais, selon les Critiques, le tems de l'Action principale depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une Action Tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homére & Virgile n'ont observé aucune régle fixe là-dessus. L'Action de l'Iliade toute entiére se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Enéïde est d'un an. Une seule Campagne suffit à Télémaque, depuis qu'il sort de l'Isle de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poëte a choisi le milieu, entre l'impétuosité & la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

De la Narration Epique.

(*a*) Quand l'Action du Poëme Epique est longue & n'est pas continuë, le Poëte divise sa Fable en deux parties; l'une où le Héros parle, & raconte ses avantures passées; l'autre où le Poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homére ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'Isle d'Ogygie; & Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'Auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modéles. Il divise son Action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses avantures à Calypso. Il prend peu de matiére, mais il la traite amplement: dix-huit Livres y sont employez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances : elle ne contient que les six prémiers Livres. Par cet-

(*a*) Voyez le Pére Le Bossu, Liv. II. chap. 18.

cette division de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la Vie du Héros, il en rassemble tous les événemens, sans blesser l'unité de l'Action principale, & sans donner une trop grande durée à son Poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des avantures : tout est mouvement, tout est action dans son Poëme. On ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Héros disparoitre.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la Vertu par les Exemples & par les Instructions, par les Mœurs & par les Préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poëtes.

I. Des Mœurs. On doit à Homére la riche invention d'avoir personnalisé les Attributs divins, les Passions humaines, & les Causes physiques; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poësie. Mais sa Religion se réduit à un tissu de Fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

L'on sait le goût qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les Paraboles & les Allégories. Les Grecs tiroient leur Mythologie de l'Egypte. Or les Caractéres hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne maniére d'écrire. Ces Hiéroglyphes étoient des figures d'Hommes, d'Oiseaux, d'Animaux, de Reptiles, & des diverses productions de la Nature, qui désignoient, comme des Emblèmes, les attributs divins & les qualitez des Esprits. Ce Stile symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'Univers n'est qu'un Tableau représentatif des Perfections divines; que le Monde visible n'est qu'une Copie imparfaite du Monde invisible; & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'Original & les Portraits, entre les Etres spirituels & corporels, entre les proprietez des uns & celles des autres.

Cette maniére *de peindre la parole, & de donner du corps aux pensées*, fut la véritable source de la Mythologie & de toutes les Fictions poëtiques : mais dans la succession des tems, sur-tout lors qu'on traduisit le Stile hiéroglyphique en Stile alphabétique & vulgaire, les Hommes ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombérent dans l'Idolatrie la plus grossiére. Les Poëtes dégradérent tout en se livrant à leur imagination. Par le goût du Merveilleux, ils firent de la Théologie & des Traditions anciennes un véritable Chaos, & un mêlange monstrueux de fictions & de toutes les passions humaines. Les Historiens & les Philosophes des Siécles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette Théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des Mystéres de leur Religion & de la Fable. Mais quand on consulte chez les Perses, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne Théologie, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusébe, Philon & Manethon, Apulée, Damascius, Horus Appollon, Origéne, St. Clément d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces Caractéres hiéroglyphiques & symboliques désignoient les Mystéres du Monde invisible, les Dogmes de la plus profonde Théologie, *le Ciel & les Visages des Dieux.*

La Fable Phrygienne inventée par Esope, ou selon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les Acteurs qu'on fait parler & raisonner, sont des Animaux privez de parole & de raison : pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la Fable Egyptienne & dans la Mythologie d'Homére? La Fable Phrygienne éxalte la nature de la Brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La Fable Egyptienne paroit à la vérité dégrader la Nature Divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sau-

ſauroit lire Homére avec attention, ſans être convaincu que l'Auteur étoit pénétré de pluſieurs grandes véritez, qui ſont diamétralement oppoſées à la Religion inſenſée que la lettre de ſa fiction nous préſente. Ce Poëte établit pour principe dans pluſieurs endroits de ſes Poëmes, (a) que c'eſt une folie de croire que les Dieux reſſemblent aux Hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une paſſion à une autre; (b) que tout ce que les Dieux poſſédent eſt éternel, & tout ce que nous avons paſſe & ſe détruit; (c) que l'état des Ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation; mais que l'Ame des Héros ne s'arrête point dans les Enfers; qu'elle s'envole vers les Aſtres & qu'elle eſt aſſiſe à la table des Dieux, où elle jouït d'une immortalité heureuſe; qu'il y a un Commerce continuel entre les Hommes & les Habitans du Monde inviſible; que ſans la Divinité, les Mortels ne peuvent rien; (d) que la vraye Vertu eſt une force divine qui deſcend du Ciel, qui transforme les Hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus paſſionnez, & qui les rend humains, tendres & compatiſſans. Quand je vois ces véritez ſublimes dans Homére, inculquées, détaillées, inſinuées par mille Exemples différens & par mille Images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce Poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité ſuprême, des Préjugez, des Paſſions & des Crimes.

Je ſai que pluſieurs Modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homére d'avoir ravalé ainſi la Nature Divine, & ont déclamé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les Myſtéres de la Théologie par des actions impies attribuées aux Puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la Morale par des Allégories dont la lettre ne montre que le Vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces Critiques, ne peut-on pas leur repréſenter avec reſpect, que cette colére contre le goût allégorique de l'Antiquité, peut-être portée trop loin?

Au reſte, je ne prétends pas juſtifier Homére dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs; il vivoit dans un tems où les anciennes Traditions ſur la Théologie Orientale commençoient déja à être oubliées. Nos Modernes ont donc quelque ſorte de raiſon, de ne pas faire grand cas de la Théologie d'Homére; & ceux qui veulent le juſtifier tout à fait ſous prétexte d'une Allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoiſſent point aſſez l'eſprit de ces véritables Anciens, en comparaiſon de qui, le Chantre d'Ilion n'eſt lui-même qu'un Moderne.

Sans continuër plus longtems cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer que l'Auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonnaliſe comme lui les Attributs divins, & en fait des Divinitez ſubalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une maniére digne d'elles. Il unit avec art *la Poëſie d'Homére & la Philoſophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la Morale Chrétienne, & a montré par-là que cette Morale eſt écrite en caractéres ineffaçables dans le cœur de l'Homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple Raiſon, pour ſe livrer totalement à cette Vérité ſouveraine & univerſelle qui éclaire tous les eſprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, & ſans laquelle toute Raiſon particuliére n'eſt que ténébres & égarement.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité, ſont non-ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'Homme. Tout inſpire la confian-

(a) Odyſſ. Liv. 3. (b) Ibid. Liv. 4. (c) Ibidem. (d) Iliad. Liv. 24.

fiance & l'amour ; une piété douce, une adoration noble & libre, duë à la perfection absoluë de l'Etre infini ; & non pas un Culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considére Dieu seulement comme un puissant Législateur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Ses Idées de la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des Hommes, mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une Destinée fatale, ni méritez par les pompeuses apparences d'un Culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinitez Payennes ; mais toujours réglez par la Loi immuable de la Sagesse, qui ne peut qu'aimer la Vertu & traiter les Hommes, non selon le nombre des Animaux qu'ils immolent, mais des Passions qu'ils sacrifient.

Des Mœurs des Héros d'Homere.

On peut justifier plus aisément les Caractéres qu'Homére donne à ses Héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les Hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un Païs, des cérémonies de sa Religion, du génie de sa Langue ; le défaut qu'ont la plupart des Hommes, de juger de tout par le goût de leur Siécle & de leur Nation ; l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la Nature pure & primitive ; toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Gréce.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Epopée, l'une *pathétique*, l'autre *morale* ; l'une, où les grandes Passions regnent ; l'autre, où les grandes Vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des éxemples de ces deux espéces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts ; tantôt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colére ; tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa Patrie à son ressentiment. Quoique le Héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le Poëte peint les Hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La Valeur se trouve souvent alliée avec une Violence furieuse & brutale. La Politique est presque toujours jointe avec le Mensonge & la Dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homére.

Sans vouloir critiquer les vuës différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautez, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son Poëme ces deux sortes d'Epopées, la pathétique, & la morale. On voit un mélange & un contraste admirable de Vertus & de Passions, dans ce merveilleux Tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'Homme. Il est dangereux de nous montrer l'une sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble ; car la Justice & la Vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre Poëte n'éléve pas Télémaque au-dessus de l'Humanité : il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincére de la Vertu ; & ses foiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même, & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache : mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'éxemple d'un jeune-homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le Caractére de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colére comme le prémier, sans être brutal ; politique comme le second, sans être fourbe ; sensible comme le troisiéme, sans être voluptueux.

J'avouë qu'on trouve une grande Variété dans les Caractéres d'Homére. Le courage d'Achille, & celui d'Hector ; la valeur de Dioméde, & celle d'Ajax ; la prudence de Nestor, & celle d'Ulysse ; l'amour d'Héléne, & celui de Briséïs ;

la

la fidélité d'Andromaque, & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirables dans les Caractéres du Poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les Caractéres si variez & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protésilas & de Philoclés, de Calipso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce Poëme salutaire, non-seulement une variété de nuances des mêmes Vertus & des mêmes Passions, mais une telle diversité de Caractéres opposez, qu'on rencontre dans cet Ouvrage l'Anatomie entiére de l'Esprit & du Cœur humain : c'est que l'Auteur connoissoit l'*Homme & les Hommes.* Il avoit étudié l'un au dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante Cour. Il partageoit sa vie entre la Solitude & la Société ; il vivoit dans une attention continuelle à la Vérité qui nous instruit au-dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les Caractéres, afin de guérir les Passions des uns, ou de perfectionner les Vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son Caractére essentiel.

2°. Des Preceptes & des Instructions morales.

Une autre maniére d'instruire, c'est par les Préceptes. L'Auteur du Télémaque joint ensemble les grandes Instructions avec les Exemples héroïques, la Morale d'Homére avec les Mœurs de Virgile. Sa Morale a cependant trois qualitez, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses Principes, *noble* dans ses Motifs, *universelle* dans ses Usages.

Qualitez de la Morale du Télémaque.

1°. Elle est sublime dans ses Principes.

1°. Sublime dans ses Principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'Homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui dévelope les ressorts secrets de ses Passions, les replis cachez de son Amour-propre, la différence des Vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'Homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux ; Qu'il est la source immédiate de toutes nos Lumiéres, & de toutes nos Vertus ; Que nous ne tenons pas moins de lui la Raison, que la Vie ; Que sa Vérité souveraine doit être notre unique lumiére, & sa Volonté suprême régler tous nos amours ; Que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'Homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses Passions ; Que les solides Vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'Homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin, que sans cette Puissance prémiére & souveraine, qui éléve l'Homme au-dessus de lui-même, les Vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un Amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même tems & l'Idolâtre & l'Idole. Rien n'est plus admirable que le Portrait de ce Philosophe que Télémaque voit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre Vertu.

C'est ainsi que la Morale de notre Auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa Politique est de nous faire préférer le Bien-public au Bien-particulier, & de nous faire aimer le Genre-humain. On sait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux Auteurs plus modérez, Puffendorf, & Grotius. Les deux prémiers établissent pour seules maximes dans l'Art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagémes, le despotisme, l'injustice & l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur Politique que sur des Maximes de Gouvernement qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux Ecrivains modernes ont tra-

vaillé dans le dessein d'être utiles à la Société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'Homme considéré selon le Civil. Mais l'Auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la Politique la plus parfaite avec les idées de la Vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le Monde entier n'est qu'une même République dont Dieu est le Pére commun, & chaque Peuple comme une grande Famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les Politiques appellent les *Loix de Nature, & des Nations*, équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque Païs comme indépendant des autres; mais le Genre-humain comme un Tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa Patrie; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle embrasse tous les Hommes. De-là naissent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voisines, la bonne-foi, la justice, & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les Particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore, que la gloire de la Royauté est de gouverner les Hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des Peuples; & que la véritable richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la Vertu contribuë non-seulement à préparer l'Homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la Société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses Motifs.

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses Motifs. Son grand Principe est, qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon: *l'honnête* à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les Vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées, qu'il détruit d'une maniére infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse Philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain.* Notre Poëte montre par la belle Morale qu'il met dans la bouche de ses Héros, & les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la Vertu sur un cœur noble. Je sai que cette Vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont déchainez contre cette Vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluënt que l'Humanité en est incapable. Ce sont des Nains, qui jugent de la force des Géants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'Amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étenduë d'une Vertu qui éléve l'Homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissez entraîner par leurs préjugez, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'Ordre, & l'amour du Plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vuë claire de la Vérité*, que *par le goût naturel du Plaisir*.

On ne peut lire attentivement Télémaque, sans revenir de ces préjugez. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa Nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du Genre-humain, & tout le Genre-humain à l'Etre suprême.

3°. La Morale du Télémaque est universelle dans ses Usages.

3°. La Morale du Télémaque est universelle dans ses Usages, étenduë, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe, & Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes, la maniére de conserver la paix au dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une Jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses Etats, sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu

entre les excès d'un Pouvoir deſpotique, & les déſordres de l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'Agriculture, pour le Commerce, pour les Arts, pour la Police, pour l'Education des Enfans. Notre Auteur fait entrer dans ſon Poëme non ſeulement les Vertus héroïques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque Particulier de ſes devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les Chefs d'une Armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéïde on dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant. Mais toutes ces Vertus particuliéres ne ſont pas le bonheur du Genre-humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étenduë de ſes Vuës morales; de ſorte qu'on peut dire avec le Philoſophe critique d'Homére : * *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux Hommes, c'eſt le Télémaque; car ſi le bonheur du Genre-humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* *L'Abbé Terraſſon.*

DE LA POESIE.

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poëſie doit réunir ce que la Muſique, la Peinture, & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poëſie ne différe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme; on aime mieux dire que la Poëſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'Harmonie du Stile dans le Télémaque.

Le Stile du Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique; il a toute la richeſſe d'Homére, ſans avoir ſon abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence : rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire : toutes ſes paroles ſont penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures du Télémaque.

Les Images de notre Poëte ſont auſſi parfaites, que ſon Stile eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances, d'une maniére ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur du Télémaque peint les Paſſions avec art : il avoit étudié le cœur de l'Homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remuë, il entraîne; on ſent toutes les Paſſions qu'il décrit.

Des Comparaiſons & Deſcriptions du Telemaque.

Les Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les Comparaiſons & les Deſcriptions. Les Comparaiſons du Télémaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éléve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les Deſcriptions des Anciens, les Combats, les Jeux, les Naufrages, les Sacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui ſont languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la deſcription des choſes baſſes & au-deſſous de la dignité de l'Ouvrage. Il deſcend quelquefois dans le détail : mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribuë à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la Nature dans toutes ſes variétez. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez; tantôt ſublime, ſans être guindé; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, de vouloir toujours embellir. Ses Deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature, mais ſes Tableaux ſont toujours aimables. Il unit enſemble la vérité du Deſſein, & la beauté du Coloris; la vivacité d'Homére, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout : les Deſcriptions de ce Poëme ſont non-ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont tou-

tes instructives. Si l'Auteur parle de la Vie Pastorale, c'est pour recommander l'aimable Simplicité des Mœurs. S'il décrit des Jeux & des Combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un Ami ou d'un Pére, c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un Naufrage, c'est pour inspirer à son Héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces Descriptions, & y trouver de semblables beautez. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle Edition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette Morale sublime : Que le bouclier d'un Prince & le soutien d'un Etat, sont les bonnes Mœurs, les Sciences & l'Agriculture : Qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un Peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumez au travail.

Philosophie du Télémaque.

La Poësie tire sa force & sa justesse de la Philosophie. Dans le Télémaque, on voit par tout une imagination riche, vive, agréable ; & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualitez se rencontrent rarement dans un Auteur. Il faut que l'Ame soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter ; & en même tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, & choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'Imagination souffre une espéce de transport & d'enthousiasme ; pendant que l'Esprit, paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette Passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce Jugement qui régle tout, ils sont sans justesse & sans vraye beauté.

Comparaison de la Poësie du Télémaque avec Homére & Virgile.

Le feu d'Homére, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flame éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la Politique, & de Télémaque sur le sens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'Esprit de leur paisible lumiére. Là l'Enthousiasme & le feu poëtique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouïssent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir ; quand on a vu clairement la Vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poëte excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une Ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la Vérité. L'Episode des Amours de Télémaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumiére & d'ardeur, distingue notre Poëte, d'Homére & de Virgile. L'Enthousiasme du prémier lui fait quelquefois oublier l'Art, négliger l'Ordre, & passer les bornes de la Nature. C'étoit la force & l'essor de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile, dégénérent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poëte. Ce dernier plait beaucoup plus aux Poëtes Philosophes & modernes, que le prémier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *Art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *Nature* seule peut donner ?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'Enthousiasme. Il a uni les lumiéres de l'Esprit avec les charmes de l'Imagination. Il prouve la Vérité en Philosophe ; il fait aimer la Vérité prouvée, par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion ; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes

qui

qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier, pour ne produire que les Véritez qu'on veut perſuader, & les Paſſions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations, & de tous les Siécles. Tous les Etrangers en ſont également touchez. Les Traductions qu'on en a faites en des Langues moins délicates que la Langue Françoiſe, n'effacent point ces beautez originales. La ſavante Apologiſte d'Homére nous aſſure que le Poëte Grec perd infiniment par une Traduction; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la ſorce, la nobleſſe, & l'ame de ſa Poëſie. Mais on oſe dire que le Télémaque conſervera toujours en toutes ſortes de Langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame & ſes beautez eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce Poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'Imagination; mais dans un goût ſublime de la Vérité, dans des ſentimens nobles & élevez, & dans la maniére naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautez ſont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les Païs, & touchent également les bons eſprits, & les grandes ames, dans tout l'Univers.

On a formé pluſieurs Objections contre le Télémaque. 1°. Qu'il n'eſt pas en Vers. Prémiére Objection contre le Télémaque.

La Verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Proſe, comme on écrit des Tragédies ſans rimes. On peut faire des Vers ſans Poëſie, & être tout poëtique ſans faire des Vers par art: mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poëſie, n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée des ſyllabes; mais le ſentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'Enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force; un je ne ſai quoi dans les paroles & les penſées, que la Nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans le Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée: *Il a imité parfaitement la Poëſie, en rompant ſeulement la meſure; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.* REPONSE.

Notre Age retrouve un Homére
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la Vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la Vérité. (*a*)

De plus, je ne ſai ſi la gêne des rimes & la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe & meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la Poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les Paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions de phraſes; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des Jargons de toutes les Nations barbares qui renverſérent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de bréves, qui imite ſi bien les mouvemens délicats de l'ame.

(*a*) *Ode à Meſſieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Prémiére Ode.

me. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur Versification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde Objection contre le Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossiére de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché au Télémaque qu'il est plein d'Anachronismes.

REPONSE.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frére de cette Didon; Sésostris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'Anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la Nature? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'Histoire d'un tems peu éloigné: mais dans l'Antiquité reculée dont les Annales sont si incertaines & envelopées de tant d'obscuritez, il est permis d'accommoder les Traditions anciennes à son sujet. C'est l'idée d'Aristote, confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste; Pénélope impudique; qu'Héléne n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homére & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même Tableau les différens Caractéres des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les Vertus, & éviter les Vices?

Troisiéme Ojection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur du Télémaque ait inséré l'Histoire des Amours de Calypso & d'Eucharis dans son Poëme, & plusieurs Descriptions semblables, qui paroissent (dit-on) trop passionnées.

REPOONSE.

La meilleure Réponse à cette Objection est l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité exposent ceux qui sont destinez à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces Descriptions lui auroient été moins nécessaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, & où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le séduire; pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisans de l'Amour insensé; que de lui peindre ce Vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle; & que de lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre Auteur, de précautionner son Eléve contre les folles Passions de la jeunesse par la Fable de Calypso; & de lui donner dans l'Histoire d'Antiope, l'éxemple d'un Amour chaste & légitime. En nous représentant ainsi cette Passion, tantôt comme une Foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une Vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'Amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée; & réunit par-là dans son Poëme les Passions tendres des Romans modernes, avec les Vertus héroïques de la Poësie ancienne.

Quatriéme Objection contre le

Quelques-uns croyent que l'Auteur du Télémaque épuise trop son sujet, par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser

aux

aux autres. Comme Homére, il met la Nature toute entiére devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en déveloper l'étenduë. *Télémaque.*

Il eſt vrai que l'Imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre Poëte : mais l'eſprit en ſuivant ſes idées, s'ouvre, & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes Tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumiéres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étenduë de penſées. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractére du Prince pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homére & de Virgile. Ce fût ce qui inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poëme qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images étoit néceſſaire, pour occuper l'imagination, & former le goût du Prince. On voit aſſez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire ; qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du Prince & aux vuës de l'Auteur. REPONSE.

On a objecté, que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoiſe : Homére & Virgile ont intéreſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des Acteurs dans les Hiſtoires de leurs Païs. *Cinquiéme Objection contre le Telémaque.*

Si l'Auteur n'a pas intéreſſé particuliérement la Nation Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le Genre-humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les Hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un Païs particulier. L'Amour-propre veut qu'on rapporte tout à ſoi, & ſe trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuſe doit avoir des vuës plus étenduës. REPONSE.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un Ouvrage, qui lui avoit formé un Prince ſi propre à la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes déſirs, en Pére des Peuples & en Héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce Prince, donnoit l'eſpérance & les prémices de cet Avenir ; les Voiſins de la France y prenoient déja part, comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Hiſtoire du Prince *François.*

L'Auteur avoit un deſſein plus grand que celui de plaire à ſa Nation ; il vouloit la ſervir à ſon inſu, en contribuant à lui former un Prince qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte Enfant aimoit les Fables & la Mythologie ; il faloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le Solide & le Beau, le Simple & le Grand, & lui imprimer par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naiſſance, & de la puiſſance ſuprême. Dans ce deſſein, un Héros Grec & un Poëme d'après Homére & Virgile, les Hiſtoires des Païs, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force, tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la ſuite des Siécles.

Il arrive par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces véritez univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux Hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles ; mais ce ne ſont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particuliére ; il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralitez générales, à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes Ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Téléma-

maque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérez en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les Caractéres, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur devoit-il ſupprimer ces maximes fondamentales d'une Morale & d'une Politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniére la plus ſage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une baſſe malignité ?

Notre illuſtre Auteur a donc réuni dans ſon Poëme les plus grandes beautez des Anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homére, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, avec variété dans la Fable, & diverſité dans les Caractéres; ſes Réfléxions ſont morales, ſes Deſcriptions vives, ſon Imagination féconde; par-tout ce beau feu que la Nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'Action, l'uniformité des Caractéres, l'ordre & les régles de l'Art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par-tout l'Art devient Nature. Mais le Héros de notre Poëte eſt plus parfait que ceux d'Homére & de Virgile; ſa Morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur du Télémaque a montré par ce Poëme que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

F I N.


Epidaure
ITALIE
Samnites.
Rome
Ostie
Teracine
Capoue
Naples
Acheronia
Salerne
Poule.
Tarente
Brindes
Partenope I.
Caprée I.
Calabre.
Lametie
Vulcanies I.
Pelore Pr.
Locre
Regio
Calipso I.
Discorre I.
Salente P. Pr.
T
M. ADRIATIQ
Messine V. P.
Etna
Eryx
Aegesta
Lilibee
Panorme B.
Acragas
SICILE I.
Syracusa V. P.
Pachin Pr.
T
Cosyre I.
Ethuse I.
R.
des Troyens
R. des Egyptiens
Malta ou
Melite I.
Lanpaduze I.
M. MED
Zela
Tripoli
Pirgos
Hippi
Explication des Lettres.
I isle
M. mer.
P. port.
T tempete.
Pr promontoire
R. rencontre.
V ville
G. golfe.


CARTE
des
VOYAGES
de
TELEMAQUE
Explication des Lettres
I isle
M mer
P port
T tempete
Pr promontoire
R rencontre
V ville
G golfe
M. ADRIATIQUE.
M. MEDITERRANEE.
M. ÆGEE.
SICILE I.
CRETE I.
CYPRE I.
RHODES I.
Phrigie
Pamphilie.
Cilicie.
Phenicie
Judee
Arabie Petree
Pentapol
Marmarique
Libie
Pyrgos
Calabre
Samnites.


FRANCISCUS DE SALIGNAC VEL SALAGNAC DE LA MOTHE FENELON · ARCHIEPISCOPUS · DUX CAMERACENSIS ·
Princes qui le Ciel a fait naître,
Pour nous donner de justes loix
Choisissez ce Mentor pour Maître
Il sçait l'art de former les Rois
J. Vivien pinxit

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

A SOM-

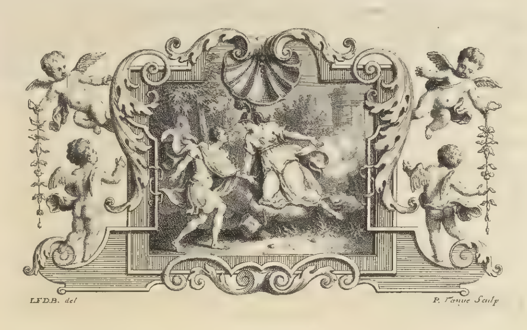
SOMMAIRE
DU
LIVRE PREMIER.

TElémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnérent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

LES



TELEMAQUE & MENTOR *après avoir fait Naufrage abordent dans l'Isle de* CALYPSO.
Liv. I



I.F.D.B. del. P. Tanjé Sculp

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe. Dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grote ne réſonnoit plus de ſon chant. Les Nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un Printems éternel bordoit ſon Iſle. Mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes, & elle étoit ſans ceſſe tournée

vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs des rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotants sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce Héros. Mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypso. Cependant Calypso se réjouïssoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son pére. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle ? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, Mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son pére à la merci des vents & des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre pére que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des Rois qui ont, après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troye. Son nom fut célébre dans la Gréce & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans l'étenduë des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enséveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & si vous savez, ô Déesse, ce que les

Des-

Deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pére ; mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouïr.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe, environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt, éléve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flotante, ſes cheveux nouëz par derriére négligemment, mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baiſſez gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grote de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir avec une apparence de ſimplicité ruſtique tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colomnes, ni tableaux, ni ſtatuës : mais cette grote étoit taillée dans le roc, en voutes pleines de rocailles & de coquilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grote étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touſus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums : ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau qui ſe précipitant du haut d'un ro-

cher tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grote de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une coline. De-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois folement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviére où ſe formoient des Iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient des Iſles, ſembloient ſe jouër dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paiſible & dormante : d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nuées, & dont la figure bizare formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feſtons. Le raiſin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo ayant montré à Télémaque toutes ces beautez naturelles, lui dit : Repoſez-vous, vos habits ſont mouillez, il eſt tems que vous en changiez; enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même-tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grote voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtez, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Eſt-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pére, & à vaincre la fortune

ne

ne qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt duë qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur : non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette Mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux : craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe ; elle ſe promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle ſe confie legérement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs. Craignez ce poiſon caché. Défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournérent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux treſſez & des habits blancs ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chaſſe. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans les taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand ſur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Silene, la courſe d'Atalante & d'Hippoménes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Heſpérides. Enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevez juſqu'aux Cieux. La

pré-

prémiére des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son pére, les larmes qui coulérent le long de ses jouës, donnérent un nouveau lustre à sa beauté : mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, & lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois; je suis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette Isle, sans être puni de sa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pére a eu le même bonheur que vous : mais hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel : mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête; son vaisseau après avoir été long-tems le jouët des vents, fut enséveli dans les ondes. Profitez d'un si triste éxemple : après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polyphême, & chez Antiphates Roi des Lestrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle représenta la derniére tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Phéaciens

Télémaque qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répon-

pondit en peu de mots : O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon pére. Vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage. Elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put lui réſiſter, & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du Siége de Troye, des nouvelles de mon pére. Les amans de ma mére Pénélope furent ſurpris de mon départ ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon pére étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pére avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein ; il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, Géants monſtrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre la flote d'Enée & les Troyens qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs : mais ſur-tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre pére, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous ; mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mére, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Gréce un Roi auſſi digne de régner, que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires : mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ſes

conſeils ; & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée, elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi :

Nous eûmes aſſez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaiſſeaux expoſez au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non ſeulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangéreux ennemi ; c'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il ſuffit que vous la ſentiez & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos déſirs. Mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être ; maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre : mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmérent : mais je

je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables : il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens : il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſâmes au milieu de leur flote : ils pouſſérent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus; nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller aſſez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriére; & pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions n'étoit guére moins funeſte que la flote qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivez ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Iſle armez pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le prémier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriére le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévére quel étoit notre pays, & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & notre patrie n'eſt pas loin de-là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſ-

te ſans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe Roi des Ithaciens; je cherche mon pére dans toutes les mers : ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O ! fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens que votre pére a précipitez ſur les rivages du noir Cocyte ; vous & celui qui vous méne, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Héros ; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe; on y avoit dreſſé deux Autels, où le feu ſacré étoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi. Il lui dit :

O ! Aceſte, ſi le malheur du jeune Télémaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulez, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours :

ſi

si; au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Etranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospéritez. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence, les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugissans & de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisiême jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiére; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez. C'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le sommet d'Agragas, où régne un hyver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidéles; les Dieux vous ont envoyez pour nous sauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance : il range les soldats d'Aceste; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de

de plus près : mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La Mort couroit de rang en rang partout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang; & les Bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertez. Les Sujets d'Aceſte animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en piéces, & pouſſa les fuyards juſque dans les forêts.

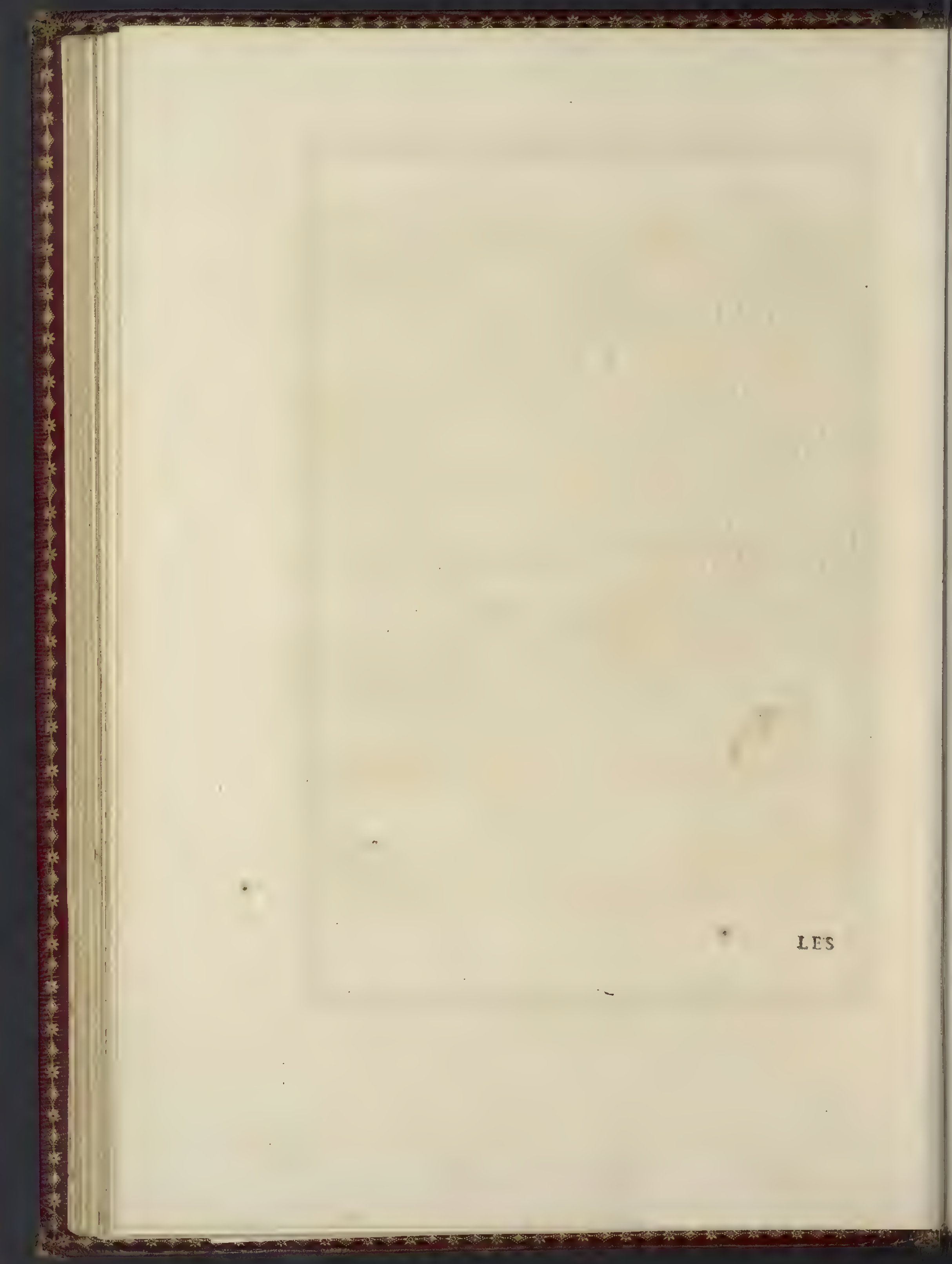
Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Gréce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſez en Ithaque : mais les Dieux qui ſe jouënt des deſſeins des hommes, nous reſervoient à d'autres dangers.

Fin du prémier Livre.

SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE SECOND.

TElémaque raconte comme quoi il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Pays, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis ; que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Adméte ; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers : qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs, qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses Sujets révoltez, & secourus par les Tyriens.



LES



B. Picart inv. et sc.

TELEMAQUE etant reduit en Egypte, a la condition de Berger, etouffe entre ses bras, un LION qui s'étoit jette sur son Troupeau.

Liv. II.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Sésostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce & la force de l'imprenable ville de Tyr située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à son frére, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouïssances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez cherchant les Phéniciens. Une Flote Egyptienne nous rencon-

tra, comme nous commencions à perdre de vuë les montagnes de la Sicile. Le port & la terre sembloient fuir derriére nous, & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emménent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignérent-ils m'écouter. Ils nous regardérent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne songérent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablez sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre pére. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs Sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du Genre humain. Ils sont craints

craints comme ils le veulent être, mais ils ſont haïs, déteſtez; & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope : & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe : mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il ! Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'Iſle d'Ithaque & Pénélope : vous verrez même dans ſa prémiére gloire celui que vous n'avez jamais connu ; l'invincible Ulyſſe que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joie & l'abondance répanduë dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéïſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des Arts, ou des Lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pére inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crain-

te; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr. Il régne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſqu'à Thébes, pour être préſentez au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thébes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étenduë immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Gréce. La police y eſt parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des Arts, & pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques; les Temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, & obéliſques, que ſtatuës coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ſes Sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ſes Sujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maniéres des peuples éloignez. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or : il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour

les

les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes Sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe; il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnez de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis : O! grand Roi, vous n'ignorez pas le ſiége de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruïne qui a coûté tant de ſang à toute la Gréce : Ulyſſe mon pére a été un des principaux Rois qui ont ruïné cette ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'Iſle d'Ithaque qui eſt ſon Royaume : je le cherche; & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pére & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon pére.

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion : mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux : car j'aime la Gréce; pluſieurs Egyptiens y ont donné des Loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenuë juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompuë & auſſi artificieuſe que Séſoſtris étoit ſincére & généreux. Cet Officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionant ſéparément, il

pourroit nous faire dire des choſes contraires; ſur-tout il croyoit m'éblouïr par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouër ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet malgré notre innocence & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois ſont-ils expoſez ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſez les environnent; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni flateurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne ſavent guére les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui régne. O ! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réfléxions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien, que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croiſſoit toujours; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux : on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel ſur le ſommet des montagnes; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des Bergers auſſi

aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un prémier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zéle & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines ; une voix mugissante sortit de la caverne & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guére dignes de l'être ; la molesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souvien-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux, pren plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flaterie, & sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrérent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joie & le courage ; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du désert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaisérent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, di-

diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les Sciences. En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privez de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé, une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, ſes yeux vifs & perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable vieillard; il s'appelloit Termoſiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes Hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon pére, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme ſemblable à Orphée, ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens Poëtes favoriſez des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater &

la-

lécher ſes pieds. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui, les arbres mêmes paroiſſoient émus ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la ſageſſe des hommes qui préférent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux Bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ſes fléches. Auſſi-tôt le Mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flames; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive ſuant & couvert de pouſſiére dans l'Aſſemblée des Dieux; il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du Ciel, & le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Adméte. Il jouoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux ſur le bord d'une claire fontaine écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les Arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems ſe couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît ſous ſes pas : puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'Eté, où les Zéphirs rafraîchiſſent les hommes, & où la roſée déſaltére la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorez dont l'Automne récompenſe les travaux des Laboureurs, & le repos de l'Hyver, pendant lequel

la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les riviéres par mille détours, semblent se jouër au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorez : les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes Bergéres. Tous les jours étoient des Fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellérent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; défrichez cette terre sauvage ; faites fleurir comme lui le désert ; apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez les cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouïr dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flute si douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtez, attirérent bientôt autour de moi tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, & une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux & riant, la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre. Les Bergérs y alloient couronnez de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leur tête dans des corbeilles les dons sacrez. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins : nos siéges étoient les gazons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa criniére, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule séche & enflamée; ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu; il bat ses flancs avec sa longue queue; je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ses déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses, & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est audessus du reste des hommes! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est intéressé à le tromper; chacun sous une apparence de zéle cache son ambition. On fait semblant d'ai-

mer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne ; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des Troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La Flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui reléve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pére. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi ; jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux ! il faloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite, nos péres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi : pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image, pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les Etrangers, ni curioſité pour les Sciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pére avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pére avoit ménagez avec tant de ſoin,

qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre les conſeils flateurs des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pére. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi. Toute l'Egypte gémiſſoit; & quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Péluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amére douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être briſez contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette Flote qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'Iſle de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes Sujets,

& allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquérent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les rouës de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant, à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſez.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiére, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumiéres égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses Maîtres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ſes déſirs fougueux; la moindre réſiſtance enflamoit ſa colére. Alors il ne raiſonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même; ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche : ſa bonté naturelle, & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant; ſes plus fidéles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Longtems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine; les rênes lui échapérent des mains; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'Iſle de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermez & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant, que la mort

mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux; & ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je n'oublierois point après un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Hé ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

Fin du ſecond Livre.



SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE TROISIEME.

TElémaque raconte que le ſucceſſeur de Bocchoris, rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal qui commandoit la Flote Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice: qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les régles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'Iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé maitreſſe du Tyran l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

LES



TELEMAQUE ayant evité la poursuite de PIGMALION, Roi de Tyre, s'embarque par le moyen de NARBAL sur un Vaisseau Cyprien.

Liv. III.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours : Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidéles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'Iſle de Cypre ſe retirérent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires; les mariniers pouſſoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui ſe levoit ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans ; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon; & tout le Ciel peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il ? Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je : mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien : c'eſt ſous ce nom que j'ai long-tems ſouffert; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal ? Je lui parlai ainſi : Je ſuis Télémaque fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Gréce; mon Pére s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays ; la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pére.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes : il étoit naturellement ſincére & généreux; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une

une confiance que les Dieux lui inſpirérent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter ; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux que j'ai toujours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier ; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles ?

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mére & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flaterie, enſeignez-lui à ſe vaincre : qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincére & fidéle à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent

ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mére expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſur; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé; jamais il ne m'eſt échapé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas longtems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance : mais cette puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi. Il les a trempées, ces mains cruelles

les, dans le ſang de Sichée mari de Didon, ſa ſœur. Didon pleine de déſirs de la vengeance s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie ; elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes Sujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies ; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de ſon ombre; il ne dort ni nuit ni jour : les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouïr. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt précisément ce qui l'empêche de l'être; il regréte tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abatu au fond de ſon Palais : ſes amis même n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nuës & des picques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému ; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent : ſes enfans loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dangereux ennemis : il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il

craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr ! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidéle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë ; il posséde tout ce qu'il peut désirer, & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme j'étois naguéres, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher : mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de désirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les Etrangers, si attentif à écouter tout le mon-

monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il se montroit à tous ses Sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son Palais inaccessible, au milieu de ses Gardes. Au contraire le bon Roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pére dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venuës secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revuë parmi les Soldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincére sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célébres chez toutes les Nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans

une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle est rafraîchie par le vent du Nord qui soufle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les Astres, une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques dans les nuës: cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pante de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis, qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le Printems & l'Automne y régnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midi qui séche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'éléve dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au-dessus des eaux & être la Reine de toute la mer. Les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands Môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'ef-

fa-

facer : on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades ; & ils ont même pénétré dans le vaſte Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge, & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher dans des Iſles inconnuës de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les villes de la Gréce des hommes oiſifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupez à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce ; c'eſt notre Patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les prémiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptérent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantez dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les prémiers qui oſérent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes, qui ſondérent les abîmes de la mer, qui obſervérent les Aſtres loin de la terre, ſuivant la Science des Egyptiens & des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparez. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres & ménagers ; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincére, plus fidéle, plus ſur, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux ; s'ils commen-

mençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oisiveté ; si les prémiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie ; si les Arts cessoient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéroient tant soit peu les régles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien & facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sureté, la commodité, la liberté entiére ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, & de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : souffrez même quelque chose d'eux : craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les régles du commerce, qu'elles soient simples & faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévérement la fraude & même la négligence ou le faste des Marchands qui ruïnent le commerce en ruïnant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vuës. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses Sujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouër que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vuë, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruïne. O malheureuse

Tyr,

Tyr ! en quelles mains ès-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des Etrangers & de ses Sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiére liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce & tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les reservons avec soin pour cet usage ; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils se sont formez peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les Arts, on est sur d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniére perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux Arts ausquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les Arts & dans les Sciences utiles à la navigation. On considére un bon Géometre ; on estime fort un habile Astronome ; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon Charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sures & proportionnées à leur service : on les nourrit bien ; on a

ſoin d'eux quand ils ſont malades; en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain tems. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le pére eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on méne les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien : la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours Narbal me mena viſiter tous les magazins, les Arſenaux & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le port, & à interroger divers Marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſache certainement de quel pays il eſt; vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal ſurpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui eſt de l'Iſle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vuë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous ſommes perdus. Le Roi que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoup-

ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'Iſle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous méne au Palais du Roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pére, & peut-être que le Roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de ſauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre; je ſai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincérité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la Religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoi-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long-tems dans cette eſpéce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cet-

te femme étoit belle comme une Déesse; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit enjouée, flateuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit comme les Sirénes, un cœur cruel & plein de malignité : mais elle savoit cacher ses sentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guére moins funeste que son infame avarice : mais quoi qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pygmalion & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressez, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en prison.

Astarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet Officier,

qui

qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſaura bien faire enſorte que le Roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire ; & l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompenſoient notre ſincérité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toujours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le joüet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! Mais un deſtin ſévére m'attache à cette malheureuſe patrie ; il faut ſouffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enſéveli dans ſes ruïnes : n'importe ; pourvu que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraires Amans ; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage, & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisiéme Livre.



SOMMAIRE
DU
LIVRE QUATRIEME.

CAlypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses avantures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protégeoit ; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre ; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'Isle il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage Conducteur & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les méner en Créte, & que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.



TELEMAQUE est conduit à CYPRE dans un Temple de VENUS & s'y laisse surprendre aux attraits du Culte voluptueux de cette Déesse.

Liv. IV



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.



CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortans de l'onde amére répandront les flames du jour, pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque,

l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre pére n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector; ni Théſée, revenu des Enfers; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, & de vous demander ce que je ne ſais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupiéres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des ſonges legers, qui voltigeant autour de vous, flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grote ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque: Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflamer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Iſle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-tems ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle déſire ſavoir; tel eſt l'art des femmes flateuſes & paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez

rez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous rien pardonner ; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre pére ?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver.

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré & docile ? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures ; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore ; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe couchérent.

Auſſi-tôt que Phœbus eut répandu ſes prémiers rayons ſur la terre, Mentor entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil : allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flateur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au-deſſus de votre ſage pére, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous louë qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allérent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une apparence de joie la crainte & l'inquiétude qui troubloient ſon cœur ; car elle prévoyoit que

Télémaque conduit par Mentor lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité ; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espéce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Assemblée étoient immobiles & attachez sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son Histoire :

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les régles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir : mes sens étoient liez & suspendus ; je goûtois une paix & une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Océan, & qu'elle éblouït les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris, & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler autour de sa mére. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, & l'enjoûment de l'enfance, il avoit

avoit je ne ſai quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes fléches, il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en ſoupira amérement ; il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Eliſées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échapoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je connus que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans

dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames; le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le Ciel & la mer. Les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oüi dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau: j'encourageai les matelots effrayez; je leur fis abaiſſer les voiles: ils ramérent vigoureuſement: nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Iſle de Cypre au mois du Printems qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Iſle, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée

&

& folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Vénus, se dévouër à son Temple : la beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse : elle en a plusieurs dans cette Isle; car elle est particuliérement adorée à Cythére, à Idalie, & à Paphos : c'est à Cythére que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre; c'est un parfait Péristile : les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les Autels, les parfums les

plus exquis de l'Orient, & ils forment une espéce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colomnes du Temple sont ornées de festons pendans : tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la dissolution déshonorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenuë & ma pudeur servoient de jouët à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçuë ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouïssoient : je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nage dans une riviére profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pére. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Elisées, achevoit de me décourager : une secréte & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flateur, qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes améres; je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je ! O Dieux qui vous jouëz cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie ou de fiévre ardente ? O ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon

ayeul

ayeul ! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enivré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un chaſſeur a bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur ; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par tout : elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtére, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance ? Eſt-ce vous ? Quoi donc ! eſt-ce vous-même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, Mentor ? N'eſt-ce point vôtre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouïſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Eliſées ? Parlez, Mentor ; vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration : il m'attendoit tranquilement ſans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai ; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence, & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuïr. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui eſt le

plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriére vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Iſle éxécrable.

Il dit; & auſſitôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit de deſſus mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiére: une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur: cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnez: l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans remords; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte; elle eſt toujours pure & égale; rien ne peut l'épuiſer: plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté! Peut-on la voir ſans l'aimer? Peut-on l'aimer ſans être heureux?

Mentor me dit: Il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échaper; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Gréce, & pour s'inſtruire de nos Sciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'Iſle de Créte pour étudier les ſages Loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'Iſle de Cypre; en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au Temple: le voilà qui en ſort; les vents nous appellent: déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque; un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidélement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul.

ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénélope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici: plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce Maître Syrien eſt-il impitoyable? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſuccé les mammelles dans ſon enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive: vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes: puiſqu'il aime la ſageſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui: s'il me refuſe, c'eſt fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor; je me proſternai devant lui: il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous, me dit-il? La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des Rois de la Gréce, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pére dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pére: la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre eſclave; ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Créte pour apprendre les Loix du bon Roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage: mais mes prémiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux! voyez mes maux; O Ha-

zaël, ſouvenez-vous de Minos dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs ; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre pére juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre pére, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave : mais je le garde comme un ami fidéle ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aie ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amére douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays : je trouvois un ſecours pour y retourner ; je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage ; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphir leger ſe joue dans nos voiles ; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement. L'Iſle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Iſle. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puiſſance & celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens ſur vos Autels ; mais ſouffrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de votre Iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célébrent vos Fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette prémiére Puiſſance,

qui

qui a formé le ciel & la terre ; de cette Lumiére infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette Vérité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette Lumiére pure, est aveugle comme un aveugle né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensé : il croit tout voir, & il ne voit rien ! il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette Raison éternelle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie ; elle est comme un grand Océan de lumiére : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des prémiéres Histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouïssent les Justes dans les Champs Elisées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde salée laissoient loin derriére eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflamez, & leurs bouches écumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une

ne blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les rouës étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriére le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palémon son fils pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage sérein & une douce majesté qui faisoit fuïr les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi enflée par le soufle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet, & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix ménaçante, ses sourcils épais & pendans; ses yeux pleins d'un feu sombre & austére tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amére, sortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatriéme Livre.

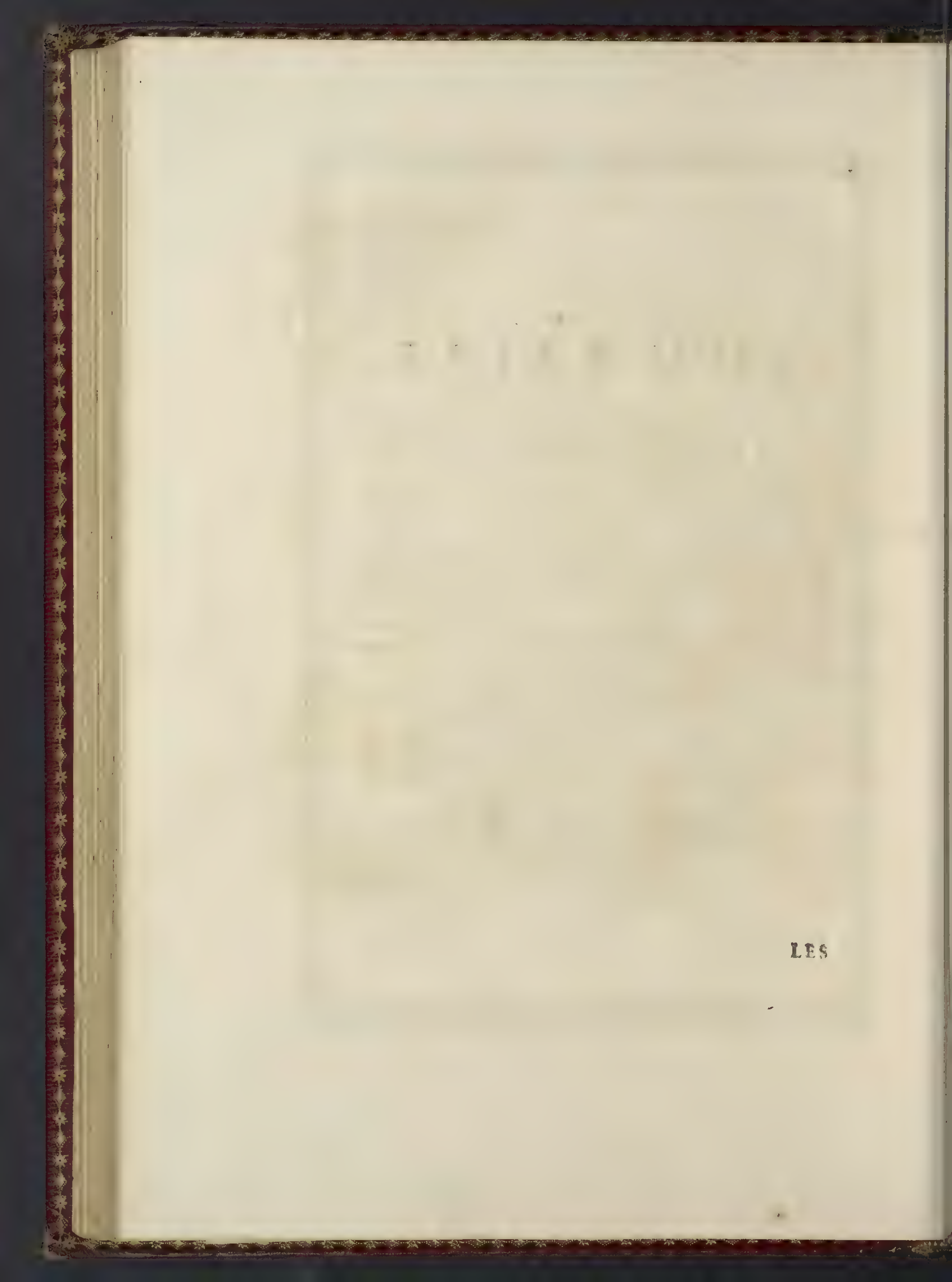


SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE CINQUIEME.

TElémaque raconte qu'en arrivant en Créte, il apprit qu'Idoménée Roi de cette Isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pére à quitter leur pays : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre Roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses Loix ; & que les Vieillards Juges de l'Isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.

I

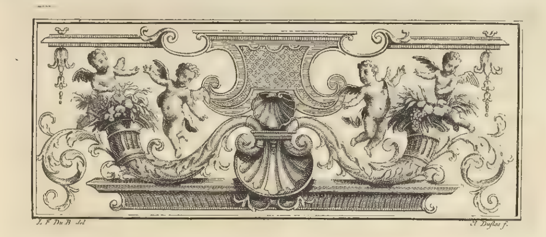


LES



Victoire de TELEMAQUE *dans le Cirque au Cours des Chariots contre* CRANTOR, POLICLETE *et* HIPPOMAQUE *parent d'*IDOMENÉE *Roy de Crete.*

Liv. V.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

APrès que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Créte, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du Mont Ida au-deſſus des autres montagnes de l'Iſle, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette Iſle, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de

 Cré-

Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtez nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; partout la charuë avoit laissé des creux sillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le penchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouïssent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mére, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses Loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse; on suppose que toute volupté amolit le corps & l'esprit : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup

coup de gloire. On ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, & l'avarice.

Pour le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les reprimer; car ils ſont inconnus en Créte: tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & réglée, où l'on jouït en paix & avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorez. Les habits ſont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût; encore même a-t-on ſoin de reſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'Agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes; mais ſans ornemens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée: mais elle eſt réſervée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celle des Immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperfluës; l'habitude du travail & l'horreur de l'oiſiveté; l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux Loix, la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, & il me répondit: Il peut tout ſur les peuples; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pére de ſes Sujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſére & par leur ſervitude lâche à flater l'orgueil & la moleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le

ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs ; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées ; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi ; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples : c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection ; & il n'eſt digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille : c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquérans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Iſle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer : nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Gréce au ſiége de Troye. Après la ruïne de cette Ville, il fit voile pour revenir en Créte ; mais la tempête fut ſi violente, que le Pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres qui étoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun déploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſépulture. Idoménée levant

vant les yeux & les mains vers le Ciel invoquoit Neptune : O ! puiſſant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ! ſi tu me fais revoir l'Iſle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la prémiére tête qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de revoir ſon pére, ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte. Le pére échapé à la tempête arrivoit dans le port déſiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ils lui devoient être funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur-tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & inviſible Idoménée. Il arrive ; à peine oſe-t-il lever les yeux, il voit ſon fils : il recule ſaiſi d'horreur ; ſes yeux cherchent, mais envain, quelqu'autre tête moins chére qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon pére répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes.

O mon pére ; dit-il, d'où vient cette triſteſſe ? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, & de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pére accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie ; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtérent ſa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontez des Dieux, l'aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe celle de l'accomplir contre les Loix de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur ſang autour de ſon

ſon Autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours la tête baiſſée & ſans répondre ; la fureur étoit allumée dans ſes yeux : ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit : Me voici, mon pére ; votre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu de la mer : n'attirez pas ſur vous ſa colére : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frapez, mon pére, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles : il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiére, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charuë, languit & ne ſe ſoutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon prémier âge. Le pére dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pére, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux Furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prénent des bâtons & des pierres ; la diſcorde ſoufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſ-

pé-

périe, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les Loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez ici. On a déja commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combatront ; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espéce de Cirque très-vaste environné d'une épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les combatans ; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combatre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçus qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le prémier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osérent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassez comme des serpens ; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins pliérent : il tomba sur l'aréne, & m'entraîna sur lui. Envain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédérent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomach, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer : Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? La colére me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déja il reculoit, quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussiére & de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la legéreté des rouës, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussié-

ſiére vole & couvre le Ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derriére lui. Un Crétois nommé Polycléte le ſuivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée & qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout panché ſur leurs crins flotans, & le mouvement des rouës de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animérent & ſe mirent peu à peu en haleine; je laiſſai loin derriére moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abatit, & ôta par ſa chute à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polycléte ſe panchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe; il tomba, les rênes lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer: il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui; car mes chevaux mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne, il y briſa effectivement ſa rouë. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre, & il me vit un moment après au bout de la carriére. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulyſſe; c'eſt lui que les Dieux deſtinent à régner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vuë des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis Juges du peuple & gardes des Loix, nous aſſemblérent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les Loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; pluſieurs n'en

avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille : ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vuës sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raisons, étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le prémier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des Loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une casséte d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisérent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes Loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les Loix destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les Loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les Loix. C'est la Loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces Sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La prémiére question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays sans être jamais assujetti aux Loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouïs-

jouïssoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux : en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux & à la Raison. Les vieillards s'entreregardérent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un Sage de l'Isle de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria : on applaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur ; il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flateurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs : il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours : il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien,

& les Vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisiéme question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un Roi conquérant & invincible dans la guerre ; de l'autre, un Roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses Sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un Roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sait que la guerre, à un Roi sage, qui sans savoir la guerre est capable de la soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre, il ruïneroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son Roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son régne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux mêmes se déréglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Gréce pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lors que tout est en feu par la guerre, les Loix, l'Agriculture, les Arts languissent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant,

rant, ſans avoir beaucoup ſouffert de ſon ambition. Un conquérant enivré de ſa gloire ruïne preſque autant ſa nation victorieuſe que les autres nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez néceſſaires pour la paix ne peut faire goûter à ſes Sujets les fruits d'une guerre heureuſement finie : il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon : un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes ; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre ſes ennemis. Voici comment : Il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidéle dans ſes alliances. Ses Alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiére confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pére & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouït au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages Loix. Il retranche le faſte, la moleſſe & tous les Arts qui ne ſervent qu'à flater les vices : il fait fleurir les autres Arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes Sujets à l'Agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain,

ſain , vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptez, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abattre. D'ailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes Alliez. Ses Sujets aimeroient mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent & injuſte : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un Roi imparfait, puiſqu'il ne ſait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis : mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au Roi conquérant qui manque des qualitez néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

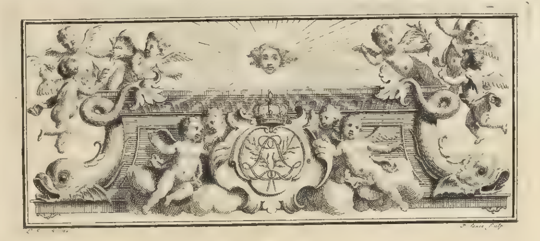
J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouïs par les choſes éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préférent à ce qui eſt ſimple, tranquile & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les Vieillards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

Le prémier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute notre Iſle. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſavoir combien de tems ſa race régneroit ſuivant les Loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens ceſſeront de régner quand un étranger entrera dans ton Iſle pour y faire régner tes Loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Iſle de Créte : mais le malheur

heur d'Idoménée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les Loix de Minos, nous montre le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi ?

Fin du cinquiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

AUssi-tôt les Vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le prémier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos régne sur les Crétois !

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa derniére espérance, & le

 grand

grand Ulyſſe que les Dieux avoient réſolu de vous rendre ? Ces paroles percérent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain déſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi : O illuſtres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner, quand un étranger entrera dans cette Iſle, & y fera régner les Loix de ce ſage Roi : mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'Oracle : j'ai accompli la prédiction ; je ſuis venu dans cette Iſle ; j'ai découvert le vrai ſens des Loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite Iſle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué : ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre eſtime & votre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéïr à mon pére Ulyſſe, & conſoler ma mére Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'Univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir, Télémaque aimera les Crétois, & s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient : Eſt-ce quelque Divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples : mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échape. Vous devez choiſir, non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les Loix, mais celui qui

les

les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéïssant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos Loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ses Loix; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ce discours, & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos Loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & reservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sai quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions; on le questionna : il fut admiré; on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flateurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéïr. Heureux celui

qui n'eſt point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demandérent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la Royauté ne la connoît pas : & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point ? il la cherche pour lui, & vous devez déſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans une étrange ſurpriſe de voir deux étrangers qui refuſoient la Royauté recherchée par tant d'autres : ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël ; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami ; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des Loix de Minos ; tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'oſons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat, qui y eſt attaché eſt faux & ne peut éblouïr que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, &

où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écriérent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les Mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un Vieillard aſſez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'apelloit Ariſtodéme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient, il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la Royauté, & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce pére aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincére & ennemie de la flaterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiége de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pourroit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ſes ſervices; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement; ils ſont heureux par leur frugalité; & par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les inſtruit : il juge tous les dif-

différends de ſon voiſinage : il eſt le pére de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pére, après l'avoir long-tems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fléches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'Agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amolir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui eſt déja le pére du peuple. Voilà votre Roi, s'il eſt vrai que vous déſiriez de faire régner chez vous les Loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodéme eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les Vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquile : on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La prémiére, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux Loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des Vieillards gardes des Loix, ſur la tête d'Ariſtodéme. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodéme nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un Recueil de toute l'Hiſtoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits

fruits de toutes les eſpéces qui ſont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez; il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu : un jour ils nous réuniront, & ces Champs fortunez, où l'on dit que les Juſtes jouïſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodéme, il nous dit : C'eſt vous qui venez de me faire Roi : ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa chére Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs & d'hommes armez; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mére. O Mentor, votre ſageſſe qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à déſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodéme; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponéſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant

de nous. Tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre Empire ! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cythére alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignez de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouënt impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; & ces téméraires Mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Isle. Ils se picquent d'une sagesse à toute épreuve ; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre Empire ? Que tardez-vous à ensévelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtez ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de Rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors

du

du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre: Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles, de même Mentor non-ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre, encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût falu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées: mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piéce de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague haute comme une montagne venoit paſſer ſur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe le mât qui étoit notre unique eſpérance, ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiége de gazon, me diſoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les Aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flames du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu: mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous paſsâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencérent à s'appaiſer, & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur; elle grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons; selon les apparences ils perdirent courage & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisez; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle, c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sixiéme Livre.



SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE SEPTIEME.

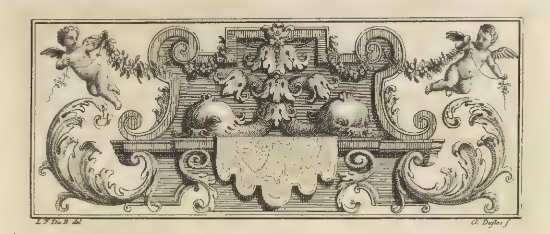
Calypso admire Télémaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son Isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colére contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette cote.

LES



MENTOR voiant son Vaisseau brûlé, et craignant que TELEMAQUE ne sucombe sous le pouvoir de l'Amour, se precipite avec lui dans la Mer.

Liv. VII



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.



UAND Télémaque eut achevé ce diſcours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces hommes ſi chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'avantures ſi merveilleuſes ? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déja en éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modeſtie ! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur d'ame ! Si nous ne ſavions qu'il eſt fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſim-

ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſai quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes avantures ; puis tout à coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle déſiroit ſavoir.

Cependant toutes les Nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vu à Damas ; un autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; & ſes paroles quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation ; elle revint ; & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toujours je ne ſai quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouöit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe jouë de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo.

Quel-

Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouïſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout à coup : & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſpéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; & une Divinité plus puiſſante qu'elle vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Iſle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires Mortels euſſent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes améres à Jupiter ; mais le Pére des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes Autels à Paphos, à Cythére, & à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils, & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va ; perce de tes fléches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette Iſle, je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grote.

Malheureuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laiſſe : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'Iſle de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bien-tôt ſon pouvoir. Elle dit, & remontant

dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumez.

L'Amour demeura entre les bras de Calypſo. Quoique Déeſſe, elle ſentit la flame qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager elle le donna auſſitôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la ſuite combien de fois ſe répentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué, flateur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir: mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'Enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſévérité l'épouvantoit; & il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enſorte qu'aucune de ſes fléches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles ſentirent bientôt les feux que cet Enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet Enfant qui ſe jouoit avec les Nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras. Il ſent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouër innocemment, plus il ſe trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes, diſoit-il à Mentor? combien ſont-elles différentes de ces femmes de l'Iſle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cauſe de leur immodeſtie? Ces Beautez immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charme. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'Iſle de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion, qu'on n'ap-

n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces Nymphes qui ne ſont ſi diſcrétes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneſſe; mais ſur-tout fuyez cet Enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour que Vénus ſa mére eſt venuë apporter dans cette Iſle pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythére : il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo; elle eſt paſſionnée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, preſque ſans le ſavoir !

Télémaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Iſle ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long-tems enſeveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi n'aura pu réſiſter à tant de prétendans : ſon pére Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pére ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenuës du port pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre Patrie ? comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne ſe ſont-ils pas tournez tout à coup en proſpéritez ? Quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je parts, & je ſaurai bien ſortir de cette Iſle. Lâche fils d'un pére ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes; faites malgré les Dieux ce que votre pére crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Télémaque juſqu'au fond du cœur.

cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pére, vous ordonnent de quitter cette Isle. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévére qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, & aucune n'y étoit constante, son cœur étoit comme la mer qui est le jouët de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes améres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu, & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjoûment, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il périssoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouïe le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir ; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseiche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdûment

Té-

Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo: J'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vuë en lui; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la prémiére. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi:

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune Téméraire, que tu es venu dans mon Iſle pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette Iſle, qui n'eſt ouverte à aucun Mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné? O Divinitez de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuſe Déeſſe! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pére, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miſérable Ithaque, que tu n'as point eu

de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouët des flots, ſoit rejetté ſans eſpérance de ſépulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon déſeſpoir ſera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflamez ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſai quoi de ſombre & de farouche. Ses jouës tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes jouës. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne ; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télémaque ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe aſſemblez dans un profond ſilence avoient les yeux attachez ſur l'Iſle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Iſle. Minerve ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtuë comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux char-

charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grote, & parla ainſi toute ſeule:

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe! En ſerai-je? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis? O malheureuſe! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes; je ſaurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je, quand Télémaque ſera parti? Où ſuis-je? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus, vous m'avez trompée; ô perfide préſent que vous m'avez fait! Pernicieux Enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes Nymphes ſont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare, ô malheureuſe Calypſo! Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaiſirs! Falloit-il empoiſonner ſon cœur? Il m'eût quittée. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Parts, Télémaque, va-t-en au-delà des mers; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grote: mais tout à coup elle ſort impétueuſement: Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? Eſt-ce ainſi

ſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice, auquel il ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe déshonorer ſon pére, & négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette Iſle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaiſſeau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les Peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vuë les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouër le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'appuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Télémaque qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, & à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſévére qui s'oppoſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque ! Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapérent dans le tranſport de ſa paſſion : il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant, & baiſſant les yeux, demeuroit derriére toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

Calypſo plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Iſle, dit-elle, ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi, ce jeune inſenſé ; & vous imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux

d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Isle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regréteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pére qu'il a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'Isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pére qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouët de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les Puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton suplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappella dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici ; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée, & les ondes du Styx par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les Furies peintes ; & tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'est-ce que l'amour ne devine pas ?) Et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse ; semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ses Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Ce-

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux, car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler ; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai pére, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flater ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flate pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît ſi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chére patrie ? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer ; le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Iſle, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit

noit vers le rivage. Télémaque ſuivoit à peine, regardant toujours derriére lui : il conſidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux nouëz, ſes habits flotans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vuë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix; quoi qu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniére fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pére, ou laiſſez-moi cette derniére conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette Iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur! vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous

vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveûglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir ; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriére ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtez depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mére qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tu, j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Télémaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Iſle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'Iſle où le rivage de la mer étoit eſcarpé ; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts : elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible Mortel, qui eſt captif dans votre Iſle ? Pourquoi le laiſſez-vous

ſortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque. Jupiter même le pére des Dieux avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon Iſle : ſors auſſi, pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras; laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flateuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un Zéphir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans, que l'ardeur de l'Eté conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les Nymphes qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Télémaque eſt encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſitôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouënt leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flame vole, elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine; des tourbillons de fumée & de flame s'élévent dans les nuës.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, &

& en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouïr ; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette Iſle.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'Iſle, parce que tous les Pilotes connoiſſoient que l'Iſle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les Mortels. Auſſitôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chute, but l'onde amére, & devint le jouët des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'Iſle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa grote qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mére l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'Iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours ! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête ; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du ſeptiéme Livre.

SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE HUITIEME.

ADoam frére de Narbal commande le vaiſſeau Tyrien, où Télémaque & Mentor ſont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoiſſant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Aſtarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran ſon pére avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de ſon chant aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néréides, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre, en jouë beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquile dans une grande ſimplicité de mœurs.

LES



L. F. Dubourg inv. — Jac. Folkema sculpsit

ASTARBÉ ayant tué PIGMALION donne l'Anneau Royal & son Diamant à JOAZAR.
Liv. VIII.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

LE vaisseau qui étoit arrêté ; & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte ; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des

in-

inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſitôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurérent immobiles ; car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſez autour d'eux, vouloient ſavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette Iſle, d'où vous ſortez ? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettez ; nous ſommes Grecs ; notre patrie eſt l'Iſle d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Iſle de Calypſo, augmentérent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toujours les ſages conſeils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu ; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſai où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai

vu,

vu, je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frére, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſera toujours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'Iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; & le frére de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſoufler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : auſſitôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus ; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui ; les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautez, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſez que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſureté. Ainſi à force de chercher ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient

ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la prémiére à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon pére, avoit conſpiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les Sciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauvérent en nageant juſques à des barques étrangéres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorez que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-

mê-

même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, & dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle; il la faiſoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni: après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire; le Roi demeure interdit, & ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flate & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la prémiére; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le Roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'aro-

rosoit d'un torrent de larmes : car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant ; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulut la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jetta sur lui, & l'étoufa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sureté desiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux ; on entend par tout les cris de ceux qui disent : Le Roi est mort. Les uns sont effrayez, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi ; sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pére de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un régne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurérent à Astarbé qu'il étoit mort, parlérent ainsi, croyant qu'il l'étoit : mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des Marchands de Créte touchez de compassion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pére, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pyg-

ma-

malion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura long-tems errant & traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laiſſé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal maltraité par le pére, ne laiſſa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ſes intérêts: mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon pére, & il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal: Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſitôt qu'il ſera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar: il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la ſienne propre; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſitôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon pére, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſai quel éclat, qui relevoit toutes ſes bonnes qualitez, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le Conſeil, & les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluérent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne ſouhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux,

par-

parce qu'au moins ils eſpérent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le Palais ; ces ſcélérats n'oſérent pas réſiſter long-tems, & ne ſongérent qu'à s'enfuir. Aſtarbé déguiſée en eſclave voulut ſe ſauver, mais un ſoldat la reconnut ; elle fut priſe, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouïr par ſes charmes, & de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus inſinuantes ; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eût ſincérement adorez ; elle verſa des torrens de larmes ; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi : mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnez. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince ; elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vus dans celui du Roi ſon pére. Mais Baléazar ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en priſon ; les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étoufé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une Furie ſortie de

de l'enfer; elle avala du poiſon qu'elle portoit toujours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur, ils voulurent la ſecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement; on lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez : au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant on; ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ſes graces étoient effacées; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & retreci faiſoit des grimaces hideuſes; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps; quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez; où Ixion tourne à jamais ſa rouë; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lévres; où Siſyphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe; & où Titie ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon régne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de tréſors que ſon pére n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité : ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui

que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes Sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens : il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes Loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi qu'elle doit tant de proſpéritez.

Narbal gouverne ſous lui. O Télémaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de préſens ? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Iſle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y régne auſſi ſagement que Baléazar régne à Tyr ?

Après qu'Adoam eut ainſi parlé, Télémaque charmé de l'hiſtoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Iſle de Calypſo. Télémaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr ; de ſon paſſage dans l'Iſle de Cypre ; de la maniére dont il avoit retrouvé Mentor ; de leur voyage en Créte, des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée ; de la colére de Vénus ; de leur naufrage ; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus ; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer dès qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Après ces entretiens Adoam fit ſervir un magnifique repas ; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouïr. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems

tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, digne d'être entenduë à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréïdes, toutes les Divinitez qui obéïssent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grotes humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansérent long-tems les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Gréce. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiére tremblante de la Lune répanduë sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Isle de Calypso, combien la jeunesse est promte à s'enflamer, tous les plaisirs même les plus innocens lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant: Je comprens ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possédant; mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux & modérez, qui ne vous ôtent point la Raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouïssez-vous, Télémaque, réjouïssez-vous. La sagesse n'a rien d'austére ni d'affecté: c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs & durables; elle sait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieu-

ſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin ; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit fléxible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pére & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces véritez d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant folement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, & que Vénus paſſionnée pour lui ne put ranimer en faiſant au Ciel des plaintes améres.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnez ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit, c'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbére, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guére moins ſurpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor ſût avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre. Achitoas qui avoit

avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y sont tiédes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordez de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toujours verds, & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connuës. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans simples, & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux

mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charuë. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les Arts qui ſervent aux véritables néceſſitez des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays quoi qu'adonnez à l'Agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les Arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuſe blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legére chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans: elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſez à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine & legére, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres Arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'Art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne ſe ſervent-ils guére du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les Arts qui regardent l'Architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſon. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres Arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'Art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes; ce ſuperflu

flu amolit, enivre, tourmente ceux qui le possédent; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entre eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toujours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, & il faut avouër que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable Roi. Le pére de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïssance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée qu'on dit qui est retirée dans le Ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si modérez n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommez

en

en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérans, qui ſubjuguent les grands Empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pére & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un Conquérant eſt un homme que les Dieux irritez contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colére pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la miſére, le déſeſpoir, & pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur & tyrannique ſur tous ſes voiſins? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave! Ces grands Conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordez, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il,

boi-

boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins; aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpéce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruïner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſavoir quelles Loix réglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme; & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, ſans tache; le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques : le mari régle toutes les affaires du dehors, la femme ſe renferme dans ſon ménage; elle ſoulage ſon mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu. Le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur.

Il me reſte, ajoutoit Télémaque, à ſavoir comment ils ſont pour éviter la guerre avec les peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entre eux. Comme cette ſage Nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand

on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les frontiéres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniére les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin: ils nous laissérent fonder une ville dans l'Isle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyérent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guére sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie, mais ils n'ont ja-

jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenuës nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet Art; mais ils croïent que c'est un Art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, & pour flater les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouïssoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui suivant la droite nature fût si sage & si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du huitiéme Livre.



SOMMAIRE

DU

LIVRE NEUVIEME.

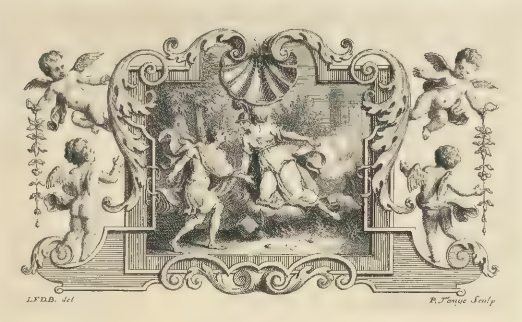
VEnus toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter : mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduisoit : ils emploïent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

LES



VENUS se presente à l'Assemblée des Dieux & y demande la perte de TELEMAQUE pour avoir méprisé son Culte & sa Puissance.

Liv. IX.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Iſle de Calypſo. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport

port de sa douleur, elle quitta Cythére, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit méprisé son Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds ; ils voient le globe de la Terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des goutes d'eau dont ce morceau de bouë est un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, & elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes Divinitez, que misére & foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile ; ses yeux percent jusques dans l'abîme, & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs : ses regards doux & sérains répandent le calme & la joie dans tout l'Univers. Au contraire quand il secouë sa chevelure, il ébranle le Ciel & la Terre. Les Dieux mêmes éblouïs des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinitez célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein ; sa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les Graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachez par derriére négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vuë, & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des Mortels le sont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent

rent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légére, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance ; il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chére fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine ? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs : O Pére des Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Iſle de Cypre pour m'outrager : il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célébre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma priére a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'Iſle de Calypſo, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette Iſle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflamez de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Iſle ; me voilà confonduë, un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fléches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers :

mais

mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros, & tant d'Immortels. En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiére semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses jouës, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des Destins; mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre Nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenuë le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prez fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignérent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante le sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de mensonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur

liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du Pilote Athamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte ſe préſentérent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours & qu'elles fuſſent revenuës ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des Loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au Pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'Iſle, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrétement dans une petite Iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurez contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon pendant que le Soleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſoufler pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéït avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour : déja les étoiles qui craignent les rayons du Soleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'Océan leurs ſombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'Iſle d'Ithaque ; Télémaque, réjouïſſez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri Télémaque qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe léve, monte au gouvernail, embraſſe le Pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine : il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous, dit-il ? Ce n'eſt point là ma chére Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette Iſle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guére mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'éléve comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la forteresſe & la maiſon d'Ulyſſe votre pére. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux ! Eſt-ce ainſi que vous vous jouëz des hommes !

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout à coup les yeux d'Athamas furent changez ; le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avouë, ô Télémaque ! s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque, ſon image toute entiére ſe préſentoit à moi ; mais dans ce moment elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre ville ; c'eſt ſans doute Salante qu'Idoménée fugitif de Créte vient de fonder dans l'Heſpérie ; j'apperçois des murs qui s'élévent, & qui ne ſont pas encore achevez : je vois un port qui n'eſt pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, & que Télémaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſoufler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils ſe trouvérent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télemaque : Jupiter

piter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pére. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flateuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon Iſle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami, c'eſt chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſitôt ils entrérent dans le port de Salante, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante, ſemblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir : elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouït ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au Ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux : les pierres étoient ſuſpenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit ; & le Roi Idoménée donnant partout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnérent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincére. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il, d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage Héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye ! qu'on l'améne ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pére. Auſſitôt on lui préſente Télémaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui di-

disant son nom. Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même, voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! Quelle avanture vous améne sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre pére ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a persécutez lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colére des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pére. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses Amans. J'avois cru vous trouver dans l'Isle de Créte ; j'y ai su votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se jouë des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son Palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse,

lyſſe, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Auſſitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous ſommes vus, dit-il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, & des bons conſeils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le goût des vains plaiſirs m'entrainoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent inſtruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe cru, ô ſage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes preſque point changé depuis tant d'années ; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux ſeulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, ſi j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur votre viſage avant le ſiége de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la vérité. D'ailleurs je vois par votre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez que les Rois s'uſent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la proſpérité les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toujours des peines & des plaiſirs, qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre & modérée, ſimple & exemte d'inquiétude & de paſſion, réglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

Idoménée charmé du diſcours de Mentor l'eût écouté long-tems, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter

piter. Télémaque & Mentor le ſuivirent, environnez d'une grande foule de peuple qui conſidéroit avec empreſſement & curioſité ces deux Etrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répanduës ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force ; ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux Mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent : le Temple étoit tout incruſté de marbre avec de bas reliefs qui repréſentoient Jupiter changé en Taureau, le raviſſement d'Europe, & ſon paſſage en Créte au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangére. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos. Enfin ce ſage Roi donnant dans un âge plus avancé des Loix à toute ſon Iſle pour la rendre à jamais floriſſante. Télémaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon pére ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus que Dioméde venoit de tuer ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Grecque aſſemblez ; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ſes yeux ; il changea de couleur, ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit

dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pére.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formez par le double rang de colomnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le Trépied ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salante tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune Héros que la Sageſſe méne par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflamé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ſes cheveux étoient hériſſez, ſa bouche écumante, ſes bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ? Quels malheurs évitez ! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pére ; le fier ennemi gémit dans la pouſſiére ſous ton glaive ; les portes d'airain, les inacceſſibles ramparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe, que ſon pére...... O jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces mots la parole meurt dans ſa

ſa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte ; Idoménée tremblant n'oſe lui demander qu'il achéve. Télémaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux ; profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles ; ſa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promiſe ne me touche point ; mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles : Tu reverras ? Eſt-ce mon pére, ou ſeulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe ! ô mon pére ! ſeroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate ; cruel Oracle ! tu prens plaiſir à te jouër d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confonduë. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louër le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers :

J'avouë que je ne connoiſſois point encore aſſez l'Art de régner, quand je revins en Créte après le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers

chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande Isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte deserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouïr de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette Isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au-dessus du reste des hommes. Hé c'est leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes Sujets: Je commandois à une Nation puissante & belliqueuse: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignez. Je régnois dans une Isle fertile & délicieuse: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouïr avec modération? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'espérance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Taren-

te qui s'éléve assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctéte donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumiére du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colére de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseaux qui ayent jamais été construits dans l'Isle de Créte ; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portez jusqu'ici, & ne songez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre pére. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Gréce charmée croira le revoir en vous.

A

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Gréce, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renversé l'injuste ville de Priam ? L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.



SOMMAIRE
DU
LIVRE DIXIEME.

IDoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie où il a fondé ſa Ville ; qu'ils s'étoient retirez ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ſes gens, cette Nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce Traité faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salante. Neſtor, Philoctéte & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salante, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

LES



I. F. [illegible] inv. *I. F[illegible] sculp*

MENTOR sort de SALENTE, va tout seul proposer la Paix aux ENĒMIS, & traite avec NESTOR, PHILOCTETE & PHALANTE, qui s'étoient joints aux MANDURIENS.

Liv. X.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquile Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre pére n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siége de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique sur de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la fla-

me & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chute de ces hautes & ſuperbes tours qui menacérent pendant dix ans toute la Gréce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcréte & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer prémiérement ſi votre guerre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantez, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirérent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrérent ces Sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allérent à la chaſſe en plus grand nombre que les prémiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les Sauvages, & les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de

part

part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osérent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus sages vieillards qui venoient me demander la paix : ils m'apportérent des présens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, ils parlérent ainsi :

O Roi, Nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirez dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous fréres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les Sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares, mais justes, humains, fidéles, désintéressez, accoutumez à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu appren-

prendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des maniéres ſimples & ingénuës. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Athlétes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je déſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore laſſez de me perſécuter. Nos chaſſeurs qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des Géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vuë épouvante. Les Locriens venus de la Gréce ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Grecques, la vigueur des Barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles: ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont legers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée

lée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout à coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fléches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vuë de leurs ennemis ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous déſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Gréce, s'uniſſent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter; Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces Barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux: mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pu leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec ſureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les appaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſuretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos Sujets, qui auroient manqué à l'alliance: mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu ſans baſſeſſe rechercher ces barbares, qui aſſemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorérent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes qui étoient mal gardez. Nous les prîmes ſans peine, & par là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous ſommes en état de réſiſter avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte la paix entre eux & nous eſt devenuë très-difficile. Nous ne ſaurions leur abandonner ces tours ſans nous expoſer à leurs incurſions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idoménée : Vous êtes un ſage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour ſe corriger, n'employent leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuſe leçon quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous ? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modération ? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſureté, & c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rampart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la modération, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes

tes

tes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre ; mais l'amour & la confiance de vos voiſins quand ils ont ſenti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſez à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Grecques. Ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Gréce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſoluës à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantez. Ces Grecs auſſi-bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les Barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruïnez votre puiſſance ; & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ſon malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez-moi faire,

& racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ces femmes ne ſongérent qu'à les appaiſer, & qu'à déſavouër leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pére ni mére, vécut avec une licence ſans bornes. La ſéverité des Loix réprima leurs déſordres: ils ſe réunirent ſous Phalante chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctéte qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les fléches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts! Neſtor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perduë, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor; Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa Colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque: mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O ſage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé

auſſi

auſſi librement que vous : j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis : mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluëz, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les Vieillards & les femmes paroiſſent conſternez. Hélas ! diſoient-ils, faloit-il quitter notre chére patrie, la fertile Créte, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville qui ſera miſe en cendres comme Troye ? On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au Soleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouïs. On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le Laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctéte, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctéte & Neſtor ſe contentoient de ne nous point ſecourir ! Les voilà qui ont pris les armes contre vous ; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes commandées par Pha-

lante ; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir, & Idoménée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſitôt tous les Chefs s'aſſemblérent, & il leur parla ainſi :

O hommes généreux, aſſemblez de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je louë votre zéle ; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor ! ſage Neſtor, que j'aperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les Chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux ! c'eſt donc dans votre colére que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Heſpériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Pâris jouït de ſes infames amours avec Héléne. Philoctéte ! ſi long-tems malheureux, & abandonné dans l'Iſle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guer-

guerre ? Je ſai que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſez par la longue abſence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allérent contre les Troyens. O Grecs ! qui avez paſſé dans l'Heſpérie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

Après avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor ! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la prémiére fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la déſirer : mais nous ne pouvions plus trouver de ſureté avec lui. Il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix ; elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau Royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque expédient, pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouërons avec joie que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit : Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la deſtinée de ſon pére, paſſa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de ſon pére ; Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'Iſle de Cypre ; celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée ;

c'eſt

c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des Troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armez, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Gréce. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiége de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Dioméde. La douce perſuaſion couloit de ſes lévres comme un ruiſſeau de miel; ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Héros; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe: mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Gréce ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flêtrie & abatuë auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblez. Pendant que tous les Alliez ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près,

près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſez ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixiéme Livre.



SOMMAIRE

DU

LIVRE ONZIEME.

TElémaque voyant Mentor au milieu des alliez, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa présence contribuë auprès des alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, & on fait un Sacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.

LES



IDOMENÉE, par le secours de MENTOR, ayant fait la Paix avec les ALLIEZ; fait faire un Sacrifice commun, entre la Ville & le Camp, pour la continuation de cette Alliance. Liv. XI.



J. F. du B. del. Cl. Duflos f.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

CEPENDANT Télémaque impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ſes côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque ſaute à ſon cou & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon Pére ! (je ne crains pas de vous nommer ainſi) Le malheur de ne retrouver point mon véritable Pére, & les bontez que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me

ſervir d'un nom ſi tendre. Mon Pére, mon cher Pére, je vous revois ! ainſi puiſſai-je revoir Ulyſſe ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecréte joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les jouës de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliez. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor ? ſans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſez de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Gréce, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pére, & que la malheureuſe Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblez de tant de Nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une ſolide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations frémiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne détachaſſent leurs Alliez. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'a-

J'avouë, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts: mais il n'est pas juste aussi, que les Grecs qui sont sur cette côte des Colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le pays où vous vous êtes retirez, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiez par de hautes Tours pleines de gens armez, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est échapée sans ressource, par l'ambition inquiéte des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sureté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hes-

l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émuë ; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages ; car Idoménée qui désire sincérement la paix, la désire sans crainte & sans bassesse ; il désire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez désirée, par sagesse & par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle ou par foiblesse à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée ; il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sur que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader : la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô Chefs si sages & si unis : écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiez par de hautes tours, soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoc-

loctéte, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie : soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les Juges & les Médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entiére, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discretion, serez-vous contens ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossiére de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avouë ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à

vous,

vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les Chefs qui le regardérent de près, furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux : il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout à coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de Tygres qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire ; chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable ; on découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſérain & de radouci. Les Manduriens ſi irritez ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ſes Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencérent à ſoupirer après cette heu-

reu-

reuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctéte plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi c'eût été un ſignal, s'écriérent auſſitôt : O ſage Vieillard, vous nous déſarmez ! La paix, la paix.

Neſtor un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix ; s'écriérent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée : La paix, la paix.

Neſtor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions : nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en déſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la Ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouvenir de votre pére, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vuë d'Idoménée, les Alliez ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrez de cette alliance. Qu'il ſoit déteſté des

Dieux & des hommes ; qu'il ne jouïsse jamais du fruit de sa perfidie ; Que les Furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son désespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux Enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le Ciel; Que tous ces peuples la révérent & goûtent ses fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modéle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie.

A ces paroles Idoménée & les autres Rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entiére exécution des choses promises. On immola entre la Ville & l'armée cent genisses blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les Soldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures : ils se délassoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siége de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se ra-

racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruïné la ſuperbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout à coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines aſſemblez ! déſormais ſous divers noms & divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont fréres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs fréres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la déſirer pour acquérir de la gloire. La vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire; car la vraye gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a déſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangéres le bonheur qu'ont ſes Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous raſſembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puiſſantes Villes de l'Heſpérie. Faites de trois ans en trois ans une aſſemblée générale, où tous les Rois qui ſont ici préſens ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, & pour délibérer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'a-

bondance : au-dehors vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la Diſcorde ſortie de l'Enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; c'eſt Adraſte Roi des Dauniens de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nez ſur la terre ne ſont nez que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de Sujets dont il ſoit le Roi & le pére : il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs Villes de nos Alliez. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accable ſes ennemis. Il a amaſſé de grands tréſors : ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries ; ſes Capitaines ſont expérimentez ; il eſt bien ſervi ; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſévérement les moindres fautes, & récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient & anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience : il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les eſprits foibles. Il ne compte pour un bien ſolide & réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres;

&

& ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute l'eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

Fin du onziéme Livre.



SOMMAIRE
DU
LIVRE DOUZIEME.

NEstor au nom des alliez demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'Agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe & les Arts inutiles, pour appliquer les Artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

LES



L F Du Bourg inv — Phil. a Gunst sculp

Les ROIS ALLIÉZ *partent de* SALENTE *& vont faire la Guerre aux* DAUNIENS *avec* TELEMAQUE *& cent Nobles* CRETOIS.

Liv XII.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

TOUTE l'armée des Alliez dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout à coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un si beau Royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliez seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejet-

rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes : mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi :

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez & que vous détestez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi. Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les Rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront desavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin : mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déja revenu de sa premiére promptitude parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté ; je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoisonné, & qui n'a pu même dans ses malheurs trou-

trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire là vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entiére.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage Vieillard lui dit: C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincéres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſez & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſez à vous plaire, les plus déſintéreſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartez? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'Agriculture & à l'établiſſement des plus ſages Loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruïner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruïneroit votre nouvelle Ville; laiſſez en paix reſpirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sa-

chez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachez à vous obéïr. Poſſedez une bonne terre, quoique médiocre en étenduë; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinez : faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquérans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idoménée ? leur avouërai-je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'Agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte : je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coute; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon Royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pére des peuples, reprit Mentor; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume. Laiſſez-moi faire; je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance Royale, à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les Amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai.

vrai. Les vaiſſeaux que vous envoyerez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à la fois ; l'une de rappeller ſur votre côte les Marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Gréce d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon pére. Les Amans de Pénélope ſeront étonnez d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouër le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage & fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flatoit mes paſſions dans l'eſpérance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliez qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Créte ; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la Nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangéres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour

des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'Art militaire.

Les Rois Alliez partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmez de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliez faiſoient leurs adieux & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras, il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente; elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la Victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux; accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toujours: il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon Egide; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril

ril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les prémiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions : mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité ; la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence : autrement c'eſt un mépris inſenſé de la, vie & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de ſur. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble, il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un Soldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine : encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple Soldat ; car le Soldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéïr. Celui qui s'expoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiére à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la ſureté de la cauſe commune, méritent des châtimens, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable : la vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aillent toujours croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres ; louëz-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louëz avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence : conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra

dra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons : s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur tout, ne dites jamais à certains flateurs qui sément la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que ses mauvais conseils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévére : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les piéges innombrables, & les embarras inséparables de la Royauté ? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe auroit pu se défendre de la flaterie, s'il avoit été en sa place ? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance : mais les plus sages Rois sont souvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui : on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce

qu'on

qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, reléve des talens éblouïssans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets; tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus légéres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils éxigent de perfection de lui. Un Roi quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme; son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi : il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressez & artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche : il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses Ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairez & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs régnes sont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La Royauté porte avec elle toutes ces miséres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant : il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner?

Pour

Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un Roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Gréce, & dans tous les autres pays les mieux policez, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables; les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractére de leur eſprit des défauts qui les entraînent, & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre pére, qui eſt le modéle des Rois de la Gréce, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection; vous lui en verrez ſans doute. La Gréce, l'Aſie & toutes les Iſles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modéle.

Accoûtumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe qui la dégoûte de tous les modéles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pére, quoiqu'il ne ſoit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincére, droit, équitable, libéral, bienfaiſant; ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la véritable pen-

te

te de ſon cœur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands & proportionnez à ſa place. Sa ſimplicité à avouër ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi long-tems ſéduit par la flaterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les Rois font: mais aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque, c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur tout contre ceux qui ſont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Enſuite il lui dit: Il eſt tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pére. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la Ville ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques hériſſées; l'éclat des boucliers éblouïſſoit les yeux ; un nuage de pouſſiere s'é-

levoit jusqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliez qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils se séparérent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié ; & les Alliez ne doutérent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flateurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne ; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de Laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit dequoi nourrir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots : c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres ; les sociétez qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidélement observées ; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruïne des Marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemtes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des régles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls ; & la police de

ces ſociétez étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiére. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts; le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement : tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévére préſidoit dans le port au milieu de tant de Nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vînt des rives Orientales où le Soleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le Soleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſureté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'Artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine; & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légére broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance : mettez au prémier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne &

plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des prémiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſont modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des ſtatuës aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du prémier rang après vous ſeront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiémes de verd & ſans anneau, ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiémes de gris de lin. Les ſeptiémes qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillez de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les Arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les Artiſans qui ſeront employez à ces Arts pernicieux, ſerviront ou aux Arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au Commerce, ou à l'Agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étofes, ni pour la forme des habits; car il eſt indigne que des hommes deſtinez à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & fru-

frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens, & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevez faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amoliſſent leur ame, & ruïnent inceſſamment la ſanté de leurs corps ! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les Loix de Minos ſur la ſobriété : mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les Loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le Roi s'impoſoit lui-même; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique Bacchique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique aux Fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les Temples les grands ornemens d'Architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une Architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les

uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sévérement la multitude superflue, & la magnificence des logemens. Ces divers modéles des maisons suivant la grandeur des familles servirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Gréce fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces Arts. Il établit une Ecole où présidoient des Maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes Eléves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui sont nez pour les Arts moins nobles, seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des

des étofes façonnées des pays éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniére à durer long-tems. Ensorte qne les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencérent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux, & tous les Magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & des flames semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublez. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient: on eût cru être dans cette Isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pére des Dieux; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'Agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces Artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercez à des

des Arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point éxercez au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporez à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux & dociles aux Loix, vous n'aurez point de meilleurs Sujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos Artiſans de la ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagez à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire Laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les Artiſans tranſplantez de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlez. Dans la ſuite tout le pays ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'Agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniére de les faciliter eſt bien ſimple ; preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier : il n'y a que la miſére qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages ; les autres qui ſont plus avancez en âge menent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgez labourent avec leur pére. Cependant la mére & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée ; elle

a

a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit couler des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le Laboureur rentre avec ſa charruë, & ſes bœufs fatiguez marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots, que le Sommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la ſueur de leur front ! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux ; mais c'eſt l'orgueil & la moleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens : c'eſt qu'ils eſpérent en être payez plus facilement ; en même tems ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient

leur poste dans la guerre. Au contraire donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charruë maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défenduë généreusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épics dorez. Bacchus foulant sous ses pieds les raisins, fera couler du panchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir.

O heureux le Roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siécles dans son régne un si charmant spectacle! La terre entiére, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allégue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le reméde est facile. Les Loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, rendront leur vie

vie laborieuſe ; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les Arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre gagnez à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étenduë de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes ſuivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étenduë de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache ; le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpéce de reméde, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les Sacrifices, ou pour les Fêtes extraordinaires : mais n'eſpérez point de faire obſerver une régle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'éxemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des Loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-

c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des éxemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſureté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au deſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouër le joug de votre tyrannique domination. Eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble? Eſt-ce là le chemin qui méne à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du Souverain eſt plus abſoluë, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruïnent tout, ils poſſédent ſeuls tout l'Etat; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes: cette derniére perte eſt la plus grande & la plus irréparable; ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de Sujets. On le flate, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette Puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer: elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples; elle a laſſé & irrité tous les Corps de l'Etat: elle contraint tous les membres de ce Corps de ſoupirer après un changement. Au prémier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance; en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi qui dans ſa vaine proſpérité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après

Après ce diſcours Idoménée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les Artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les Maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douziéme Livre.



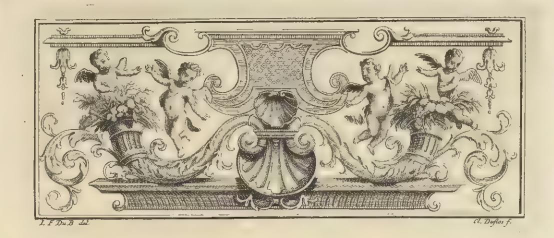
SOMMAIRE
DU
LIVRE TREIZIEME.

IDoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même: il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa Flote; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'Isle de Samos, après avoir remis le commandement de la Flote à Poliméne, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

LES

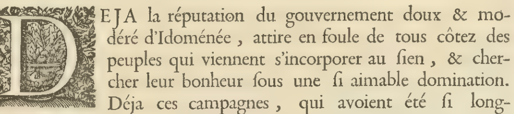


IDOMENÉE raconte à MENTOR les Artifices de ses deux Ministres PROTESILAS & TIMOCRATE, & les Malheurs où le plongerent leurs Conseils pernicieux. Liv. XIII.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.



DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été ſi longtems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charruë, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le Laboureur : l'eſpérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les colines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux

peaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucétes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superfluës qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-tems dans la misére, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pére, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pére de tous ses Sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices

de

de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre enfance ſur l'autorité des Rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût : il entra dans mes plaiſirs; il flata mes paſſions: il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette ſincérité me plaiſoit; je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préſerver des flateurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor; mais ſes maximes étoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéſilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtérent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir; il ſe contenta de me dire toujours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs : il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guéres; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtére s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien

ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avouë qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfére l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inappliquez; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnez; inappliquez, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumez à avoir des gens chargez de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur tout l'absence lui donnant une entiére facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous louë, il vous es-

eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avouër, Mentor; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Protéſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Protéſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un ton déciſif auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois déveloper, ne laiſſoit pas d'agir ſecrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'Iſle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Iſle : mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquérent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'aſſujéttit à certains ordres qui cauſérent divers contre-tems dans l'éxécution.

Cependant il ſe ſervit d'un Domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſques aux moindres choſes pour lui en rendre compte; quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce Domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire Roi de l'Iſle de

 Car-

Carpathie. Les Chefs des Troupes ſont attachez à lui, tous les Soldats ſont gagnez par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre ; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une Lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette Lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette Lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès ; repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de réſiſter à une Lettre, où je croyois être ſur de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette Lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodez à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le louë, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les régles, & qu'il s'expoſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut-être pour renverſer le Trône où vous régnez. En vous parlant ainſi, je ſai que je m'expoſe à leur reſſentiment, ſi malgré mes avis ſincéres vous leur laiſſez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous diſe la vérité ?

Ces

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'éxagéra ses services ; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux & exposez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds !

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente ; il manquoit de tout ; car Protésilas ne sachant si la Lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur atta-

chez au ſuccès. Chacun étoit content de hazarder ſa vie à toute heure ſous un Chef ſi ſage & ſi appliqué à ſe faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de paſſion. Mais l'ambition furieuſe eſt aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéſilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner abſolument après la mort de Philoclès. Protéſilas ne pouvoit ſouffrir un homme de bien, dont la ſeule vuë étoit un reproche ſecret de ſes crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverſer ſes projets.

Timocrate s'aſſura de deux Capitaines qui étoient ſans ceſſe auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenſes, & enſuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choſes ſecrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en préſence de ces deux Capitaines. Philoclès ſe renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup gliſſa, & n'enfonça guére avant. Philoclès ſans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en ſervit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eût arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres ſont toujours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſureté, & le renvoya en Créte; il céda le commandement de l'armée à Poliméne, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les Troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une légére barque, qui le conduiſit dans l'Iſle de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatuës pour gagner

gner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate ; ils ſe brouillérent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! répondit Idoménée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des Princes ? Quand ils ſont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flater mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincére que lui ? Cependant l'armée Navale commandée par Poliméne revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'Iſle de Carpathie, & Protéſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit falu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la for-

force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il usoit tantôt de maniéres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amolir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zéle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniére de flater mes passions m'entraînoit toujours; il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conseils aucune parole libre. La Vérité s'éloigna de moi; l'Erreur qui prépare la chute des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la Vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiére m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éléve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour cou-

couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouër qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez; c'étoit précisément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiége de Troye.

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires : il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Créte gémiſſoit ſous ſa tyrannie : mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité ; & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foibleſſes, & la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſez d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, & l'horreur de cette derniére action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, & rendoit compte ſecrétement par ſes Lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltérent, Protéſilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſoluë leur échape. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de

vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux Princes amolis & inappliquez qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vuës. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Créte : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumez à errer de Royaume en Royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toujours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la miſére qui les rende ſouples, &

qui

qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale; & par là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse; en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh, quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-soumis à leurs Souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la réprimer. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le désespoir des peuples maltraitez; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes; il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le prémier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous louë, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commen-

ce à n'être plus ſi bien avec Protéſilas ; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſouriant, répondit ainſi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſiez la trahiſon ! Ah ! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vuës pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilas, & ils ſont encore fermez pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiſſent la pratiquer ; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidéle Philoclès pauvre & deshonoré dans l'Iſle de Samos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui envi-

vironnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappez que de ce qui eſt préſent, & qui les flate ; tout le reſte s'efface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimez, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ?

Fin du treiziéme Livre.



Jan Schenk Sculp.

SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATORZIEME.

MEntor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'Isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'éxécute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

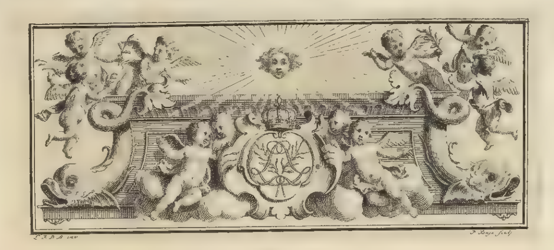
LES



v F. L. Debrie del. — *Phil. a Gunst fecit*

IDOMENÉE *après avoir exilé* PROTESILAS *&* TIMOCRATE *à* SAMOS, *en rapelle* PHILOCLES, *va avec* MENTOR *au devant de lui, temoigne un sensible regret de l'avoir persecuté et lui rend son Amitié.*

Liv. XIV.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avouë, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses maniéres étoient respectueuses & modérées, mais séches.

Ne

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flaterie trouvent ſec & auſtére tout ce qui eſt libre & ingénu ? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flater dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtére; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuſe de vos Conſeillers ? Où trouverez-vous un homme ſans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flaterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même ; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zéle indiſcret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtez, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre ſon

Favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassez & embarrassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouït, les services sont oubliez : la chute des Favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'Isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philoclès de ce lieu d'éxil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secréte pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangez sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il di-

ſoit que Protéſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux Arts & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de ſe laiſſer louër. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit : mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévére & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs Nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter, ils paroiſſoient émus & embarraſſez. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux : ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mére aux pieds des Autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'Iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changérent leurs flateries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le tems, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & ſa ſurpriſe fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être envelopé dans ſa ruïne. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégéſippe y

laiſ-

laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chute : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, & dans le faſte ; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'Iſle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grote lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il eſt dans cette Iſle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquilité ; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoit qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte ; une natte groſſiére de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues ſéches. Une claire fontaine qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit ; il n'avoit dans ſa grote que les inſtrumens néceſſaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour éxercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie, ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégéſippe en entrant dans la grote, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le pére des Dieux & des Hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars a-

vec une fierté rude & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts ; ſon viſage étoit noble & doux , ſa taille grande & libre : elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe ayant pris plaiſir à voir les ſtatuës, ſortit de la grote, & vit de loin ſous un grand arbre Philoclès qui liſoit ſur le gazon ; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là , dit-il en lui-même , Hégéſippe avec qui j'ai ſi long-tems vécu en Créte ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une Iſle ſi éloignée ? Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute , Hégéſippe arriva ſi proche de lui , qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous , dit-il , mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'Iſle de Créte ? Eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne , qui vous arrache à notre patrie ?

Hégéſippe lui répondit : Ce n'eſt point une diſgrace ; au contraire , c'eſt la faveur des Dieux qui m'améne ici. Auſſitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protéſilas , ſes intrigues avec Timocrate , les malheurs où ils avoient précipité Idoménée , la chute de ce Prince , ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie , la fondation de Salente , l'arrivée de Mentor & de Télémaque , les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du Roi , & la diſgrace des deux traîtres : il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y ſouffrir l'éxil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès , & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente , où le Roi qui connoiſſoit ſon innocence , vouloit lui confier ſes affaires , & le combler de biens.

Voyez-vous , lui répondit Philoclès , cette grote plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos , que dans les Palais dorez de l'Iſle de Créte. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes , & je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonnez. Je n'ai plus beſoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple , qui m'eſt néceſſaire : il ne me faut , comme vous voyez , qu'une lé-

légére étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoin, jouïſſant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires: je lui dois ma chére ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe, retournez vers le Roi; aidez-lui à ſupporter les miſéres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long-tems fermez à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparez dans le noir Tartare! S'ils ſont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! que de maux à ſouffrir! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtére le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine éxactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate; mais à Samos Hégéſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquile & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais

pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miséres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une Philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inéxorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtére en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les priéres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regreter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas ! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ! Ici

Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de ſoye. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit ſi long-tems déſaltéré par ſon onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les Divinitez champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la Ville avec Hégéſippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protéſilas plein de honte & de reſſentiment ne chercheroit point à le voir ; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toujours prêts à toute ſorte de baſſeſſe. Philoclès ſe cachoit modeſtement de peur d'être vu par ce miſérable : il craignoit d'augmenter ſa miſére en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruïnes. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller, car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il éxécuta fidélement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas dans cette Iſle éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſére.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachez & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle Mort, qui ſourde à ſes priéres ne daigne le déli-

livrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme qui s'éléve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les Loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on éxamina, fut l'éducation des enfans, & la maniére de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui est le pére de tout son peuple, est encore plus particuliérement le pére de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il

qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les Loix de Minos qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuïr les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la moleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la moleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur tout qui éxerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vuë d'intérêt leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces éxercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la Nation, les courages s'a-

moliront, les délices corromppront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez. La guerre épuiſe un Etat & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſur de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays ; on laiſſe les terres preſque incultes ; on trouble le commerce : mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures Loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus qu'au vice. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un Roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de ſon Royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſéde pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'éxercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vu les éxercices du corps que nous établiſſons ; les prix qui exciteront l'émulation ; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dès le berceau par le chant des grandes actions des Héros ; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout ; auſſitôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre ; ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous au-

aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient éxercez dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les maniéres de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide & plus sure que celle des Conquérans; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers: ils ont tous besoin de vous; vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos Sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des Traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les régles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadez que votre conservation fait la sureté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriére eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes

les meilleures Loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.



SOM-

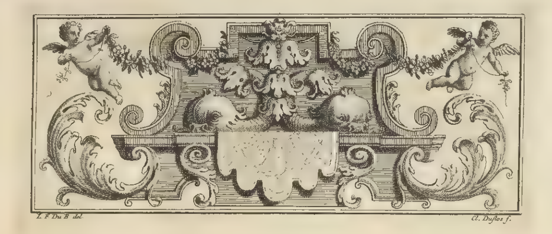
SOMMAIRE
DU
LIVRE QUINZIEME.

TElémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctéte, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pére. Philoctéte lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce Héros ses fléches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'Isle de Lemnos; & comme Ulysse se servit de Neoptoléme pour l'engager à aller au siége de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

LES

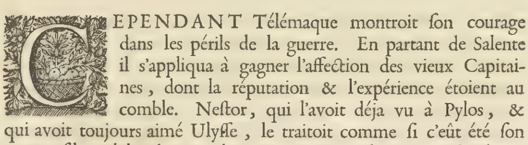


TELEMAQUE gagne l'amitie de PHILOCTETE, qui lui raconte ses Avantures.
Liv. XV.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.



CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers éxemples; il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage Vieillard qui avoit vêcu trois âges d'hom-

d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens tems gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctéte n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renverſé la Ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctéte; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pére & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre: j'avouë même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctéte s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les deſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes! ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtez: il aima Dé-

Déjanire. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie ; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces fléches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles dont le Mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes valées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lichas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes.

Après ce malheur de Lichas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siécles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctéte, les maux que les Dieux

me ſont ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſez ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangére ; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lichas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctéte. Philoctéte recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctéte, Philoctéte la ſeule eſpérance qui me reſte ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquilement ſur le bucher ; il étend la peau du Lion de Némée, qui avoit ſi longtems couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flame commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctéte, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fléches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables ; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes

mes maux, tu peux me donner une derniére consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flame qui l'envelopa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vuë. Je le voyois encore néanmoins à travers des flames, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mére Alcméne : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flame céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du pére des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bientôt les Rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Héléne, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fléches d'Hercule.

Ulysse votre pére, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros : les monstres & les scélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes : mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouër. Il me vint trou-

trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du Mont Oeta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, & qu'à pleurer à la vuë de ces tristes lieux : mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lévres de votre pére ; il parut presque aussi affligé que moi : il versa des larmes ; il sut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi ; il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois ; je laissai tomber par mégarde la fléche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris ; un sang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le prémier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particuliére. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment

ment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahiſon. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Iſle déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher; il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je paſſois mon tems à percer de mes fléches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il faloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proye: ainſi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſérent quelque proviſion; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte avanture. Quoi! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Gréce, & puis l'abandonner dans cette Iſle déſerte pendant ſon ſommeil! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtez dans cette Iſle ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux

que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colére des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la douleur, la faim; je nourriſſois une playe qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O Etranger! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Iſle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes lévres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-tems dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoléme m'eut dit, Je ſuis Grec, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : Je ſuis de l'Iſle de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité, je lui dis : O fils d'un pére que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycoméde, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémiére expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctéte, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſére! la Gréce ignore que je ſouf-

ſouffre ; ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Enſuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné. Auſſitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes : Après la mort d'Achille, me dit-il .... (D'abord je l'interrompis, en lui diſant : Quoi ! Achille eſt mort ? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pére.) Neoptoléme me répondit : Vous me conſolez en m'interrompant ; qu'il m'eſt doux de voir Philoctéte pleurer mon pére!

Neoptoléme reprenant ſon diſcours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le déſir d'hériter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége, l'armée s'aſſemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pére; ils me répondent cruellement : Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit, mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiérement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctéte ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoléme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je ! & Ulyſſe ne meurt pas ; au contraire il fleurit dans l'armée ! Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi chéri par Achille; ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans ! Ulyſſe eſt donc en vie, Terſite

ſite l'eſt auſſi ſans doute ? Voilà ce que ſont les Dieux ; & nous les louërions encore ?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pére, Neoptoléme continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage Iſle de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guériſſent.

Auſſitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton pére, par ta mére, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pére. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoléme ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptoléme, digne de la gloire de ton pére ! Chers Compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vêcu ; comprenez ce que j'ai ſouffert ; nul autre n'eût pu le ſouffrir : mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fléches.

Néoptoléme me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiére,

ma patrie, mon pére accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſitôt Néoptoléme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſai plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O Mort tant déſirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever ! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement ſelon ma coutume dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Néoptoléme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras : il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiége de Troye. Je repris auſſitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien; il me regarde tranquilement, rien ne le touche. O rivage ! ô promontoires de cette Iſle ! ô bêtes farouches ! ô rochers eſcarpez ! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoutumez à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enléve l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe ! que ferai-je ? Rends, mon fils, ſois ſemblable à ton pére, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher ſauvage ! je reviens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture; je mourrai ſeul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoléme les larmes aux yeux diſoit tout bas : Plût aux Dieux

que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O Soleil, tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre Patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctéte.

Alors je dis à votre pére tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouïs de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misére & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux ! que les Dieux puissent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai gueri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pére tranquile me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être fâché, supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pére demeurant dans le silence attendoit que ma colére fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espéce de

las-

laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctéte ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Gréce, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptoléme, partons ; il eſt inutile de lui parler ; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Gréce entiére.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye ! Bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Miſérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre pére ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Neoptoléme qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre pére : mais Néoptoléme m'arrêta, en me diſant : La colére vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquile contre mes fléches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce prémier tranſport me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptoléme me diſoit : Sachez que le divin Hélénus fils de Priam étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par

l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye; les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Néoptoléme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il faloit ceder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes maniéres ſimples; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit:

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pére ſur le Mont Oeta; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire duë à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctéte, ni Philoctéte ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctéte. Sur tout, ô Grecs! aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiére, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéïs, je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prez humides; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta

tant

tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi améres. Adieu, ô terre de Lemnos! laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & mes amis.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiége de Troye. Machaon & Podalire par la divine ſcience de leur pére Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment: mais la vuë d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pére même.

Fin du quinziéme Livre.



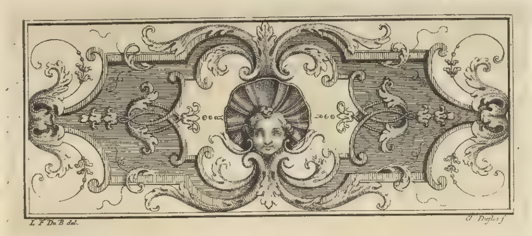
SOMMAIRE
DU
LIVRE SEIZIEME.

TElémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frére Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens étant informé que les Rois alliez ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frére Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

LES



TELEMAQUE apres avoir vaincu HIPPIAS, honteux de sa Victoire se retire dans sa Tente, ou NESTOR & PHILOCTETE viennent le trouver & le consoler. Liv XVI.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

PENDANT que Philoctéte avoit raconté ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctéte, Ulysse, Néoptoléme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctéte, sans y penser: quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctéte dépeignoit l'embarras de Néoptoléme, qui ne savoit point dissimuler,

ler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoléme.

Cependant l'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraſte Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultez pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincére, mais peu careſſant; il ne s'aviſoit guére de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réfléxion; ſa mére Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes deſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres; & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flaté par ſa mére dès le berceau, & il étoit un grand éxemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa prémiére jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours comme la palme ſouple ſe reléve ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſ-

roiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor: mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. La ſageſſe de Mentor rendoit en un moment ſon viſage doux & ſérein. Neptune quand il éleve ſon trident, & qu'il menace les flots ſoulevez, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nez pendant le ſiége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs méres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne ſai quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faiſoit remarquer aux Chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuſe à tous les Alliez.

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les

Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des Rois alliez. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante ; ils ſe fuſſent batus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frére nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte ; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval : il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé ſon frére, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage : tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre ; & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor ; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! Arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup, le dard ne toucha point Hippias. Auſſitôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent, ils s'alongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relévent,

vent, ils s'élancent, ils ſont altérez de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelaſſez paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte Meſſagére des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légére fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiére que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliez : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans ; elle frémit à la vuë du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſitôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble ; il ſent je ne ſai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frére d'un des Rois alliez qu'il étoit venu ſecourir : il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Pha-

lante transporté de fureur accouroit au secours de son frére ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiére. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colére étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se léve, en disant : O Hippias ! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiére & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frére ; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent ; ils menérent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces Géans enfans de la Terre, qui tentérent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouïr du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute ; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens : il trouvoit je ne sai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité : il le voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechutes ; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Hélas ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis je venu porter la division & le désordre dans l'armée des alliez ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ?

J'ai

J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard ; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus : non, je ne ſerois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctéte le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque ; & Télémaque qui voyoit tant de maux préſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amére. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Neſtor & Philoctéte alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctéte, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frére Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées : tout le camp paroiſſoit comme une

maiſon déſolée qui vient de perdre un pére de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou bleſſez. Un tourbillon de pouſſiére forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſiére ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd ſemblable à celui des tourbillons de flame que le Mont-Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le Pére des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte vigilant & infatigable avoit ſurpris les alliez; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliez avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenans ces défilez ils ſe croyoient en pleine ſureté, & prétendoient même pouvoir par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derriére la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur ſeroient venuës. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor & Philoctéte, ces deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentez, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor dans ce déclin de l'âge ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctéte naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſurs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échapoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouër de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctéte, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lévres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible ; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du Conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctéte : mais ces deux hommes ſi expérimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & nouëux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard ; ils gémiſ-

missent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçuë des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincéres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux régles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes que ceux qui flatent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctéte ne se confiât point à lui, la colére & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des Alliez. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cau-

cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctéte, mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecrétement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galéſe, aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en paturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer : mais comme il ſut que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toujours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir; ainſi ceux qui s'endorment comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablez. Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardez, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galéſe; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancez autour du camp vers la riviére, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les alliez qui ne ſe défient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrérent avec

tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flame s'éléve des pavillons, & monte jusqu'aux nuës : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flame de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fléches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le désespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éléve les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ses pieds son frére Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre se roule dans la poussiére ; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumiére, son ame furieuse s'enfuit avec tout

son

ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frére, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer ; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeiziéme Livre.



SOMMAIRE
DU
LIVRE DIX-SEPTIEME.

TElémaque s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télémaque fait emporter les bleſſez, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſéques de ſon frére Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

LES



TELEMAQUE accompagne la Pompe funebre d'HIPPIAS, avec toutes les marques d'un Deuil sincere.
Liv. XVII



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

JUPITER au milieu de toutes les Divinitez célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pére des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses enne-

mis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur ; la gloire & la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entiére victoire. Ce malheur n'arrive aux alliez que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctéte furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée ; que la flame pouſſée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçuës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athénes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux Arts,

Arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mére, à la vuë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflamée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténuez se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charruë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charruë; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviére auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec

je ne ſai quoi de noble, de paſſionné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadné, lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abîmée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des Bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouër au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines; au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte meſſagére des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en aperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flames; il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée; & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquile, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans : mais il eſt prompt & rapide dans l'éxécution. Semblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctéte, Neſtor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cédent. L'expérience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtez à tous les Commandans; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent

gent pour lui obéïr ſans y faire de réfléxions, & comme s'ils y euſſent été accoutumez. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentez le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derriére, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliez envelopée dans les flames de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble; ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pére, qui penſa être ſurpris par Télémaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens: mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouït dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cléoménes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au coûteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne faloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt renduë, un nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévuë, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre, à qui des Ber-

gers aſſemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraſte fut donc conſervé par le pére des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils éblouïſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit juſqu'à la riviére; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de préſence d'eſprit. Les alliez animez par Télémaque, vouloient le pourſuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aîle légére échape aux filets des chaſſeurs. Les alliez ne ſongérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les bleſſez manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi brûlez, pouſſans vers le Ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion: il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévouëz à une longue & cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtez.

Hélas! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre

re

re entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables ! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine ? pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous fréres, & ils s'entredéchirent, les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpéce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres déſertes ? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une fauſſe gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colére des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flames ; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui ſe jouë de la nature humaine entiére, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiécles, dont ils ont cru être admirez. Oh ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſtes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes ; enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guer-

re ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remédes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompuës, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les prémiéres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérione, un livre ſacré & myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux ; il avoit compoſé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remédes qui faiſoient ſuer, & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la Médecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté : leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinez à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui

font

font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remédes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruïnent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand reméde qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquilité de l'eſprit, c'eſt l'éxercice du corps. Par là on fait un ſang doux & tempéré, on diſſipe toutes les humeurs ſuperfluës. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remédes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armée; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété éxacte dans leur convaleſcence. Tous les Soldats touchez de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliez.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſuppoſans qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louër ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les

Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir ; auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifférence pour les hommes ; il avoit une honte ſecréte d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes ; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ferois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mére & tombe dès le prémier pas.

Neſtor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins ; ils ne ſavoient que croire ; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias ; il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis ; j'avois tort de mon côté, ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la Terre qui ſembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres

qui

qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'éléve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flame commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au Ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez : la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le Ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupiéres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriſer la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mére qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chére ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiére m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle; on voyoit floter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendre; on re-

remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abattu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flame pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miséres où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les Champs Elisées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siécles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés, mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve qui a tant aimé son pére, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flames. Télémaque luimême arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit de près les portes sombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur Art; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'in-

s'insinuoient de veine en veine jusqu'au fond de son cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la Mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda ; il commença à sentir la perte de son frére qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins, de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie ! mon frére, mon cher frére ! tu n'es plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ! Mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai, ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remédes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chéres de son frére Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frére auroit été la proye des vautours ; sans vous son ombre privée de la sépulture seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! ré-

récompensez-le, & délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frére, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit : O chéres, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ! ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliez. En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans ; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiére ; sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'éxemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la prémiére jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat ; ses membres moins mous & plus nerveux.

Fin du dix-septiéme Livre.

SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE DIX-HUITIEME.

TElémaque perſuadé par divers ſonges que ſon pére Ulyſſe n'eſt plus ſur la terre, éxécute ſon deſſein de l'aller chercher dans les enfers : il ſe dérobe du camp étant ſuivi de deux Crétois juſqu'à un Temple près de la fameuſe caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans ſa barque : il ſe va préſenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher ſon pére : il traverſe le Tartare, où il voit les tourmens que ſouffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, & ſur tout les mauvais Rois.

LES



TELEMAQUE se retire secretement du Camp pour aller chercher son PERE aux ENFERS.
Liv. XVIII



I. F. Du B del. C. Duflos f.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

ADRASTE, dont les troupes avoient été confidérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon pour attendre divers fecours, & pour tâcher de furprendre encore une fois fes ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repouffé d'une bergerie s'en retourne dans les fombres forêts, & rentre dans fa caverne, où il aiguife fes dents & fes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque ayant pris foin de mettre une éxacte difcipline dans tout le camp, ne fongea plus qu'à éxécuter un deffein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-

long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pére Ulyſſe. Cette chére image revenoit toujours ſur la fin de la nuit avant que l'Aurore vînt chaſſer du Ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une Iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Télémaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pére ! ô mon cher pére Ulyſſe ! s'écrioit-il ; les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus ! Quoi donc, ô mon cher pére ! je ne vous verrai jamais ; jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe : jamais je ne baiſerai ces mains, ces chéres mains ; ces mains victorieuſes qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les inſenſez amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine. O Dieux ennemis de mon pére ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon pére n'eſt plus ; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée y eſt bien deſcendu ; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales : & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule : mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit

par-

parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Gréce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pére ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouïr de la lumiére du Soleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Télémaque arroſoit ſon lit de ſes larmes: auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiére à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſé ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de deſcendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia*, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher. Les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux Zéphirs, ni les graces naiſſantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne. La Terre aride y languiſſoit : on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillez, & quelques cyprès funeſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cerès refuſoit aux Laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grapes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de meurir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers & troubles ; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit

que

que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit amére, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priére de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pére.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée: mais son courage le soutint, il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Télémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne,

ne, & ausquels il avoit confié ſon deſſein, demeurérent tremblans & à demi morts aſſez loin de là, dans un Temple, faiſans des vœux, & n'eſpérans plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre : il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec ſon épée; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur ? qui étiez-vous ſur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan Roi de la ſuperbe Babylone : tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom ; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie ; jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe ; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas ! que de proſpéritez ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien ; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flames de mon bucher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne ? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flêtri au milieu

lieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie; mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions; j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle; le moindre intervale de raiſon tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les proſpéritez, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſibien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu; & ne faloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui inſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit: Hé bien! où ſont maintenant tes flateurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux: tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves: Tirez-le par ſa chaîne; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'infléxible Minos Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le

le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Deſtins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Télémaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pére eſt deſcendu dans votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébéne, ſon viſage étoit pâle & ſévére, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vuë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiére offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouïſſoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle & dévorante avec ſa faux tranchante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de playes ; les Haines injuſtes, l'Avarice qui ſe ronge elle-même ; le Déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres

mains ; l'Ambition forcenée qui renverſe tout ; la Trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouïr des maux qu'elle a faits ; l'Envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire ; l'Impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond où elle ſe précipite ſans eſpérance ; les ſpectres hideux ; les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans ; les ſonges affreux : les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix ſourde, qui fit mugir le fond de l'Erébe. Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres ; ſuis ta haute deſtinée ; je ne te dirai point où eſt ton pére ; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher : puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois ſont punis, & de l'autre les Champs Eliſées où les bons Rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Eliſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pére, & de s'éloigner de la préſence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivans & les morts : il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare ; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flame, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télémaque ſecrétement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vêcu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la Religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouër des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abuſé de la vertu mê-

même, quoi qu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs péres & leurs méres; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies; ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les Dieux dont ils ſe ſont jouëz, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pére ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pére & à la mére de qui on eſt né? Plus les crimes ſont impunis & excuſez ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Télémaque voyant les trois Juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſitôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes: mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux

Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne ſont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouïr du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliez ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auſquels tu as voulu plaire : te voilà ſeul avec toi-même qui étois ton idole ; apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu qui a long-tems éblouï les hommes faciles à tromper, va être confonduë : les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiere divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philoſophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même. La complaiſance qu'il avoit euë autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations généreuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vuë de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles ; il ne ſe trouve plus le même ; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éléve contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de déſeſpoir. Les Furies ne les tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſez : il cherche les lieux les plus ſombres pour

ſe

ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même ; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver : une lumiére importune le ſuit par tout ; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien, tous mes pas ont été des égaremens ; ma ſageſſe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les Rois qui étoient condamnez pour avoir abuſé de leur puiſſance : d'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiére & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient du faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches & flateurs : leur inaplication, leur moleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs Citoyens : Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimére vaincuë par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattuë par Hercule ; ni Cerbére même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie,

par-

parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils éxigent ſans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir, dans le Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils ſont ſous les coups de ces eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du Mont-Etna.

Là Télémaque apperçut des viſages pâles, hideux & contriſtez. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature: ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſeparez de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute; mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: ſa vuë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles; ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux prémiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même: on n'y peut plus trouver ni appui ni repos

pos pour un ſeul inſtant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pére ! diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu ; c'eſt votre éxemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de moleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'eſt vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la moleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient du faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les Loix, étoient imputez aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les Loix régnent par leur miniſtére. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les Loix pour ac-

quérir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténébres & de maux un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.



SOM-

SOMMAIRE

DU

LIVRE DIX-NEUVIEME.

TElémaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Arcésius son bisäieul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant ; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont joüissent les hommes justes, sur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez : il lui fait remarquer que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu separé. Il donne des instructions à Télémaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

LES



L. F. Dubourg inv.

TELEMAQUE *entre dans les* **CHAMPS ELISÉES** *; ou il est reconnu par Arcesius son Bisaieul.*

Liv. **XIX.**



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LORSQUE Télémaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine : il comprit par ce ſoulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermez ſans eſpérance d'en ſortir jamais ; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultez de connoître la vérité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte ! O inſenſé celui qui cher-

che à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces réfléxions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténébres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître; il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiére du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes; ils étoient séparez du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons Rois jouïssoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'osérent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hyver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipéres entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnuë; une lumiére pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiére n'est point semblable à la lumiére sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténébres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumiére: elle pénétre plus subtilement les corps que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cristal; elle n'éblouït jamais: au contraire, elle

for-

fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſai quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris ; elle ſort d'eux, & elle y entre : elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie : ils ſont plongez dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer ; ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de lumiére pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs déſirs ſont raſſaſiez, & leur plénitude les éléve au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent ſur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors : ils ſont tels que les Dieux, qui raſſaſiez de nectar & d'ambroſie, ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſieres qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquiles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coutent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus ; ſeulement ils ont pitié des miſéres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt un goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte ; ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mére qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joie qui échape bientôt à la mére, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant : elle eſt toujours nouvelle pour eux ; ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trou-

ble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne ſont tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiécles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiére. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable ; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable ; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque qui cherchoit ſon pére & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées ; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-rares ; & la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Té-

Télémaque ne voyant point ſon pére Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand-pére. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement & regardoit Télémaque avec complaiſance comme une perſonne qui lui étoit fort chére. Télémaque qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je ſuis Arcéſius pére de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partît pour aller au ſiége de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pére, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pére! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'Iſle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouït encore de la lumiére, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouïſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſitôt ſéchée qu'écloſe; tu te verras changé inſenſiblement: les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouïront comme un beau ſonge; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir: la vieilleſſe languiſſante & en-

ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vuë de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la Justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pére reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices : mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut sans se deshonorer préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siécles : il doit réprimer l'audace des méchans, soûtenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flateurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pére conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience héroï-

roïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincére vertu, poſſédent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flame ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il ſe ſentoit ému & embraſé: je ne ſai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecrétement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télémaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte: il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pére des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiége de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur; des larmes douces & mêlées de joie coulérent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chére; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échapa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouïr: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe; il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce ſont

des Héros à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces Héros, tu vois Théſée qui a le viſage un peu triſte : il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne ; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charruë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſez, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-tems ſur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche ? c'eſt Ajax fils de Télamon, & couſin d'Achille : tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui ; ton pére ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs jugérent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir ; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector

qui

qui eût été invincible, ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui paſſe & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils ! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux fréres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiége de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe ; telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des Champs Eliſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples : ils ſont les amis des Dieux : pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines ; ces Rois juſtes étant purifiez par la lumiére divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à déſirer pour leur bonheur : ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs ſont raſſaſiez de la vérité & de la vertu qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de déſirs, plus de beſoins, plus de crainte ; tout eſt fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Conſidére, mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe ; les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa démarche légére reſſemble au vol d'un oiſeau : il tient dans ſa main une lyre d'yvoire, & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des Loix.

De l'autre côté tu peux voir entre ces Myrthes Cécrops Egyptien,

tien, qui le prémier régna dans Athénes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la source des Lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye ; il le fit en vuë de faciliter le commerce entre les Isles de la Gréce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays ; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Erichthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoutera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sureté de la vie ; qu'enfin

fin elle vous fera mépriser l'Agriculture qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Gréce le fameux Triptoléme, à qui Cérès avoit enseigné l'Art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniére de le multiplier en le semant : mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoléme envoyé par Cérès vint la charruë en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoléme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des Loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoléme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse : cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'Agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisérent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangéreux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivres frugalement comme ses péres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être

tre par une ſolide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégénérent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils ! tu régneras un jour ; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet Art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupez à des Arts qui entretiennent le luxe & la moleſſe : ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiére du Soleil eſt plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du Ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Séſoſtris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiére douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouïs. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Télémaque dit à Arcéſius : Je reconnois, ô mon pére, Séſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcéſius ; & tu vois par ſon éxemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois : mais il faut que tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier dans ſes guerres les régles de la modération & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le déſir d'en faire d'autres ; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des Conquérans : il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte il trouva que ſon frére s'étoit emparé de la Royauté, & avoit altéré

téré par un gouvernement injuste les meilleures Loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant; & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considére cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des Loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses Loix pendant son absence: après quoi il partit, s'éxila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangére; pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des Loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colére, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'éxaucérent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus: il régna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire, & Egyptus qui donne son nom à ce beau Royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre,

qui n'eſt qu'une mort; les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton Pére. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie ! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor : pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiécles.

Il dit ; & auſſitôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut ſortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.



SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE VINGTIEME.

DAns une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctéte survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque : celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

LES



TELEMAQE, après avoir donné la Vie à ADRASTE, est obligé de le tuer pour sauver la sienne.
Liv. XX



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

CEPENDANT les Chefs de l'armée s'assemblérent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit ; de maniére que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse ; & les Apuliens qui avoient consenti que la gar-

niſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompez dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctéte & Neſtor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité, & éblouïs par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du Château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblez ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiére, ſoutenuë de tant de colonies Grecques, & des Héros revenus du ſiége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte; je le crois comme vous : mais cette Garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéïr ; elle a gardé au

au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Vénuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchez de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet éxemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter ? Qui pourra déſormais dans les néceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſincéres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant, qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vos intérêts ; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruïner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émuë lui demanda, comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruïner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre

tre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ſerez-vous ? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée ? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer, vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes, vous juſtifierez ſes perfidies. O Rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lévres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée ; chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd qui ſe répandoit peu à peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les prémiers. On attendoit que les Chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles :

Di-

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inſpiré votre pére, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, ſans elle les plus grands avantages ſont de vrayes pertes; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colére des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit; & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles: mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte toujours cruel & perfide envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres Chefs de l'armée: ſur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Héros. Il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipére vénimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliez, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois avec Télémaque dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon: on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſureté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir;

rir ; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi ! Vous êtes ſi prodigues du ſang humain ! O vous qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau : vous êtes donc les loups cruels, & non pas les Paſteurs ; du moins vous n'êtes Paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort : les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'eſt-à-dire Juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & modération ; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſitôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion ; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non : mais le viſage & la voix d'Acante demeurérent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embaraſſé. Télémaque dont les yeux étoient toujours attachez ſur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrétement de votre part. Si nous pouvons dé-

découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraſte, on vous ſera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouëz dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une Iſle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des Iſles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans ſa tente le Roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecrétes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliez attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autoriſée par notre éxemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous ſera en ſureté ? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber ſur les Rois alliez. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage : on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites, & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avouë que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Gréce, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions

cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes ; enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louër. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, & de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flotans brilloit déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouïssoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiére qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit invisiblement par la main ; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquile, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres ; excusant les fautes, réparant

rant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'éxécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vuës, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir: mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflamé par les prémiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiére, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la Terre & le Ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les prémiers traits étoient jettez, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles:

O Jupiter, pére des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le ſang des hommes: nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilége. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en ſera duë. C'eſt vous qui la balan-

ce en main réglez le ſort des combats, nous combattons pour vous; & puiſque vous êtes Juge, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour, le ſang d'une Hécatombe entiére ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit; & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſuë énorme; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pére. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſuë noueuſe, peſante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de ſa chute; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe, mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſuë en tombant briſe la rouë d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le ſang qui coule à gros bouillons de ſa large playe étouffe ſa voix; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flotantes ſur leur cou, l'emportent çà & là: il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermez à la lumiére, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſuë.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée: mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à ſon char deux courſiers, ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide. Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du Ceſte. Crantor qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus. Ménécrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte. Hippocon Salapien qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval. Le fameux chaſſeur Euriméde toujours teint

teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Appennin; qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fléches. Nicoſtrate vainqueur d'un Géant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont Gargan. Eléante qui devoit épouſer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promiſe par ſon pére à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre; il réuſſit : mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé ſe préparant à un doux hyménée attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ſes regrets, & par les priéres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pére : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amére; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniére que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de com-

combattans ; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieil Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctéte marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les fléches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſiére. Déja il avoit abattu Euſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte ; Ptérélas qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force ; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu ſecrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes : En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans Capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épics dorez pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit

blioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pére : mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita ; & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flêtrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pére. Là il voulut parler & donner les derniéres marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctéte répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiére. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pére & d'avoir vécu si long-tems ! Hélas ! cruelles Destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier siége de Troye ? Je serois mort avec gloire & sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frére Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus, rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô chers enfans ! je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frére en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta ſa main, & on lui arracha le corps de ſon fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctéte ſe cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arroſe le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerriére, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils ſe voyent l'un l'autre, & Philoctéte tient en main une de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irremédiables. Mais Mars qui favoriſoit le cruel & intrépide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il pérît ſi-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, multiplier le carnage. Adraſte étoit encore du à la juſtice des Dieux pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

Dans le moment où Philoctéte veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au ſiége de Troye. A peine Philoctéte eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roſes, dont l'Aurore naiſſante ſéme l'horiſon, ſe flêtrit ; une pâleur affreuſe ternit ſes jouës. Ce viſage ſi tendre & ſi délicat tout à coup ſe défigura. Philoctéte lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la pouſſiére. Philoctéte ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas

mas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'eſt un torrent qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les Bergers & les Villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoûtenir les ſiens, il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiére. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit : une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enroüée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête : on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiére du jour diſparoît

quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'envelope des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniére heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flames qui ſortent du noir Phlégeton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler : mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux ſe couvre de ſon bouclier : il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles tient déja une couronne ſuſpenduë au-deſſus de ſa tête; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relévent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelaſſez juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment

où

où il la cherche, Télémaque l'enléve de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire : il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux ; ils me puniſſent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois, elle me condamne ; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pére qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je ſuis venu ſécourir ; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez uſurpé ; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillé par tant de maſſacres & de trahiſons ; vivez, & devenez un autre homme ; apprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes ; que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriére un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt

comme la foudre, que la main du Pére des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive & le précipite dans les flames du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.



SOM-

SOMMAIRE

DU

LIVRE VINGT-UNIEME.

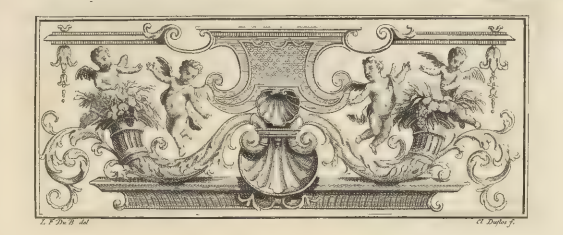
ADraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliez en ſigne de paix, & leur demandent un Roi de leur Nation. Neſtor inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliez eſt de choiſir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Dioméde, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

LES



L. F. Dubourg inv. Bernard sculpsit

METRODORE fils d'ADRASTE est tué par son Affranchi qui porte sa Tête aux ALLIEZ et ceux ci font mourir le meurtrier. Liv. XXI.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A PEINE Adrafte fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, fe réjouïrent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en figne de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adrafte, que fon pére avoit nourri dans des maximes de diffimulation, d'injuftice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un efclave complice de fes infamies & de fes cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il fe confia dans fa fuite, ne fongea qu'à le trahir pour fon propre intérêt; il le tua par derriére pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliez, efpérant une grande ré-

compenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ſes ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblez demandérent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long-tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoûtiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſappent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus, elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblérent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil,

ſeil, parce que la douleur jointe à la vieilleſſe avoit flétri ſon cœur, comme la pluye abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſpérance qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amére à cet infortuné Vieillard, la lumiére même lui étoit odieuſe; ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain, ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te ſuis, Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! je ne déſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entiéres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblez attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoûtoit des parfums exquis & verſoit des larmes améres. O mon cher compagnon ! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins; je t'aimois, tu m'aimois auſſi : j'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pére. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr auroit été ſemblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Gréce. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois : ces maniéres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irritez : cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous a-

voient envie de trouver que tu avois raiſon ; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas ! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures nous ſont enlevez pour jamais ! Piſiſtrate, que j'embraſſai hier, n'eſt plus ; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les péres.

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le Ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mére féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein : il languit, ſa verdure s'efface ; il ne peut plus ſe ſoûtenir, il tombe ; ſes rameaux qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiére, flêtris, & deſſéchez ; il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flame montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or ; & Télémaque qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon pére ; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des Rois liguez, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le ſilence pour l'écouter ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent ſa honte ; il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la prémiere fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucu-
ne

ne louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu : mais c'eſt que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux ; il faut les mériter & les fuïr : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louër par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louëz pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres : il eſt l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge : Il eſt au-deſſus de l'humanité, mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidéle & tendre ; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; Il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an

les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pére, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colére de Neptune; ni votre mére que ſes Amans poſſédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices; qu'importe de poſſéder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus moderez, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies régles pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que de la peine qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les Loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque; quoi qu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, piété, & courage; encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon pére échapé à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus

plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple !

Enſuite Télémaque dit : Ecoutez, ô Princes aſſemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouïront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le Roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple pouſſé au déſeſpoir recommencera la guerre ; il combattra juſtement pour ſa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpéritez ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flaterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la Loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils ſont le jouët des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie, contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe ; & c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; voici comment.

Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous : comme el-

le

le n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte ? O Princes ! ô Rois ! Vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vuë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui ; on voit aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'améne ici pour le faire parler aux Rois aſſemblez.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O

O vous, Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes Loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Dioméde Roi d'Etolie qui blessai Vénus au siége de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inéxorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume, ma famille, & cette douce lumiére du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers : si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos Loix.

Pendant que Dioméde parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachez sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Dioméde commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son pére. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Dioméde, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur soufle cruel. Ensuite les paroles de Dioméde qui se plaignoit de la longue colére d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pére & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie coulérent sur ses jouës, & il se jetta tout-à-coup sur Dioméde pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhé-

ſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les Oracles de l'Erébe ne ſont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Dioméde, (car malgré les miſéres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats.) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces Princes que vous voyez ſont humains; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des éxemples de patience & de fermeté; la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous ménent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Dioméde étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout émû. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe, diſoit Dioméde, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctéte embraſſa le grand fils de Tidée; ils ſe racontoient leurs triſtes avantures; enſuite Philoctéte lui dit : Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor, il vient de perdre Piſiſtrate le dernier de ſes enfans; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allérent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la triſteſſe abattoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Dioméde pleura avec lui, & leur entrevuë fut pour le Vieillard un redoublement de douleur : mais peu à peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes

maux

maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois aſſemblez avec Télémaque éxaminoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conſeilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi, & de choiſir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraſte par jalouſie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier qu'il expoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins: mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchez, ni de leur ſincérité, ni de leur zèle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit inſupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes; il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouït d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquilement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrétes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau qui tomboit de la montagne appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains; la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le

laiſſoit manquer de rien ; il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chute irremédiable ; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſoluë, ſont les avant-coureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévuë, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà l'homme que Télemaque propoſa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu ; car Télémaque ſelon les conſeils de Mentor ne ceſſoit de s'informer par-tout des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non ſeulement dans les Nations alliées qui ſervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'éxaminer par tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliére.

Les Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquile ; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un Prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & ſans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flateur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce Prince aveugle s'engagera à la guer-

re

re ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être ſur de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſur, & en même tems plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander ?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoiſſons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé & mal inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble ; puiſqu'ils nous accordent un Roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre Nation. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi-bien faiſans. Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie !

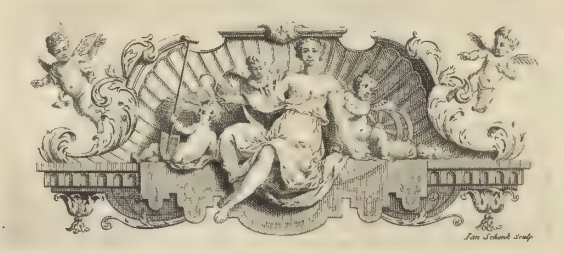
Télémaque leur propoſa enſuite de donner à Dioméde les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre eſt trop vaſte pour eux ; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligez de leur établiſſement. Soyez touchez du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous ren-

dront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert & pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Dioméde pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliez en furent ravis parce que cette Colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliez, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais éxemple. Tous les Princes ne songérent qu'à se séparer.

Télémaque les larmes aux yeux partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Dioméde, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctéte, digne héritier des fléches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.



SOM-

SOMMAIRE

DU

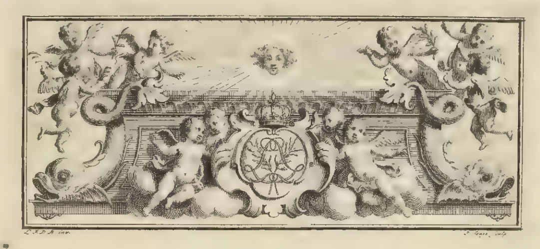
LIVRE VINGT-DEUXIEME.

TElémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en louë avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux la lui destinent ; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LES



TELEMAQUE entrant dans SALENTE, voit venir à sa rencontre IDOMENÉE avec MENTOR.
Liv. XXII.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Le jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon pére ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & déſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor; enſuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe:

mais d'autres penſées occupérent auſſitôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut ému de joie & de tendreſſe : malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télémaque comme ſon propre fils ; enſuite Télémaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louër les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louënt. Vous avez fait de grandes choſes : mais avouëz la vérité, ce n'eſt guéres vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-deſſus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempêtes, & ſuſpend les flots irritez.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui diſoit : Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raiſon : eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes ; les habits ſont ſimples ; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornez ; les Arts languiſſent, la ville eſt devenuë une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu

par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs? Une grande ville fort peuplée d'Artiſans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête: c'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui forme la vraie force & la vraie richeſſe d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de ſon pays; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les Arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouïſſant cachoit une foibleſſe & une miſére qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes Loix ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auſquelles on n'apporte preſque jamais aucun reméde; la premiére eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les

mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres Loix que leurs volontez absoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sappent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flate; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminuë chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde, les sages s'enfuyent, se cachent, & gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource; rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin: elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche: mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flateuse; il avoit été renversé de son trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez içi pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des espéces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des nécessitez de la vie, les choses superfluës: ce sont tous les jours de nouvelles nécessitez qu'on invente; & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & politesse de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple; les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence; les grands celle des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mau-

mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les prémiers, & pour donner des éxemples contraires. Toute une Nation ſe ruïne; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures; il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la Patrie, ſacrifiez tous vos intérêts; vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevez par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépenſent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir: mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation; il faut lui donner de nouvelles Loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi Philoſophe, qui ſache par l'éxemple de ſa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſez dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil; il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien: mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville; enſuite il diſoit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les Rois; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter: le hazard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats: mais tout votre ouvrage vient d'une ſeule tête: il a falu que vous ayez travaillé ſeul contre un Roi & contre tout ſon peuple pour les corriger. Ces ſuccès ſont toujours funeſtes & odieux; ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte, tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autori-

torité qui eſt au-deſſus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſpérer une ſolide, en ravageant la terre, & en répandant le ſang humain ! Mentor montra ſur ſon viſage une joie ſenſible de voir Télémaque ſi déſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel, qu'il fut enyvré de la gloire qu'il avoit acquiſe.

Enſuite Mentor ajouta : Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable : mais ſachez qu'on pourroit faire des choſes encore meilleures. Idoménée modére ſes paſſions, & s'applique à gouverner ſon peuple : mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long-tems ; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

Idoménée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui eſt au-deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même : c'eſt une vanité groſſiére que d'eſpérer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui ; il ne faut pas qu'il faſſe le détail ; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir éxaminer tout par ſoi-même, c'eſt défiance,

ce, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit, néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre, & repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes; un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toujours déterminez par le préſent, ſans étendre leurs vuës ſur un avenir éloigné; ils ſont toujours entraînez par l'affaire du jour où ils ſont, & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retreſſit leur eſprit; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un Muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un Architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage; c'eſt un caractére d'eſprit court & ſubalterne; quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à éxécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, & de juſtes proportions comme l'Architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces Arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un

chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colomnes, ou qui éléve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand Peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail servile, éteindroit tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irréguliérement & par saillies, suivant que son goût le méne, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses Eléves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées, & les sentimens des Héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espéce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie, & d'efforts de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre ? Concluëz donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à éxécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprens tout ce que vous dites : mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement :

ment : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons ; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas : ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent du moins en gros ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vuës pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vuë le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils ſont trompez, du moins ils ne le ſont guére dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres, les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer ; & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus, à votre haute deſtinée. Il

eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſitôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Iſle de Calypſo ; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pére depuis que ſa mére eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté : quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vu offrir des ſacrifices, & détourner la colére des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux Arts : elle anime les autres

tres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux : elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pére de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence ; Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, & agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pére est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté : quoi qu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est renduë aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pére se repose sur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non-plus

que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens, ſon imagination, quoique vive, eſt retenuë; elle ne parle que pour la néceſſité; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon pére la fit venir? elle parut les yeux baiſſez couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colére d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves: d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flate le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainſi Antiope ſans chercher à prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte; les Dieux vous la deſtinent, vous l'aimez d'un amour raiſonnable, il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous louë de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettez, & auroit ceſſé de vous eſtimer; elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon pére; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour? elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pére, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or: fût-elle bergére dans

la

la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente ; vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.



SOMMAIRE

DU

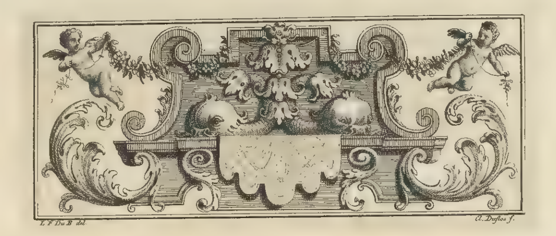
LIVRE VINGT-TROISIEME.

IDoménée craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télémaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quiter, & à prendre congé du Roi ſon pére. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.

LES



TELEMAQUE delivre ANTIOPE d'un SANGLIER, dans une Partie de Chasse.
Liv. XXIII



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

IDOMENÉE qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées ? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirez pour être les Interprêtes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni

ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler ; la Religion vient des Dieux : elle est au-dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les Rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéïroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, & à interpréter les Loix : mais ne vous chargez jamais de juger les causes particuliéres ; elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous deviendroient inutiles : vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espéce de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux péres & aux méres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont assez d'épines

nes, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fidéles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinez à votre dépenſe : mais ne payez jamais vos dettes, en ſacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous. Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe : mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté ; tels ſont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? ne ſuis-je pas Roi ? Un Souverain eſt-il obligé à ſe ſoumettre à des étrangers ſur l'étenduë de ſa domination ? Mentor reprit ainſi le diſcours : Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magiſtrats ni Juges, & où chaque famille ſe crut en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque peuple qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peu-

ples voiſins ? Un particulier qui poſſéde un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, & par le jugement du Magiſtrat. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez ? Sera-t-on injuſte & raviſſeur quand on ne prend que quelque arpent de terre ? Sera-t-on juſte, ſera-t-on Héros quand on prend des Provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flâte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts de particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flater & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiére où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un Roi qui ſe flate ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculez. Un Roi qui aſſemble toujours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération : il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée : L'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions : mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain ; mais il fait des propoſitions, & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée touché de ces diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échapoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort.

Il

Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il ſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vuë il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins; elle le fit pour ne déſobéïr pas à ſon pére, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéïſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte: mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon pére n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe; il étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachez ſur lui jouïſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble: mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché: mais la raiſon étoit en lui au deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiére.

Le Roi ne pouvant par cette voye réuſſir dans ſon deſſein; prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il falut éxécuter l'ordre de ſon pére. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats; elle le conduit ſans peine: une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſez. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe, & de toutes ſes graces. Les chiens pourſuivoient un ſanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon; ſes longues ſoyes étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu: ſon ſoufle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes: ſes défenſes longues & crochuës comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher étoient déchirez. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſui-

ſuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope légére à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-deſſus de l'épaule ; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux : il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope malgré ſa fierté frémit & recule ; le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle ; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval plus prompt que les éclairs ; il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang : il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs ; il la préſente à Antiope ; elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon pére, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baiſſa les yeux, & Télémaque qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous. Antiope ſans lui répondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télémaque : mais il eſpéra d'enflamer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le déſir d'aſſurer ſon mariage. Idoménée raiſonnoit ainſi en lui-même : mais les Dieux ſe jouënt de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut préciſément ce qui le preſſa de partir. Ce qu'il commençoit à ſentir le mit dans une juſte défiance de lui-même. Mentor redoubla ſes ſoins pour lui inſpirer un déſir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il preſſa Idoménée de le laiſſer partir ;

le

le vaiſſeau étoit déja prêt. Ainſi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour éxercer ſa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu ſoin de faire préparer le vaiſſeau dès l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une déſolation à faire pitié, lorſqu'il vit que ſes deux hôtes dont il avoit tiré tant de ſecours alloient l'abandonner; il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon : là il ſoulageoit ſon cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant des larmes; il oublioit le ſoin de ſe nourrir; le ſommeil n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines, il ſe deſſéchoit, il ſe conſumoit par ſes inquiétudes : ſemblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la ſéve coule pour ſa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde ſe plaît à nourrir dans ſon ſein, & que la hache du Laboureur a toujours reſpecté, ne laiſſe pas de languir ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal; il ſe flétrit, il ſe dépouille de ſes feuilles qui ſont ſa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches ſéches. Tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Télémaque attendri n'oſoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré long-tems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit : Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres : ſans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi facheuſe : mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'af-

fliger les hommes ſans néceſſité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéïſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'eſt pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſéres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte : pour leur plaire il faut toujours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions, & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flate, & on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin ; on leur impoſe le joug, ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouër, mais ils le portent toute leur vie ; ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toujours ; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée, apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble : montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée, il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter ; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Gréce ? Il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon pére. O peuple d'Ithaque ! combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un Roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des Héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télémaque ſentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter ſoi-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, ſes yeux baiſſez, languiſſans & abattus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre : il n'oſoit le regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence ; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récom-

compenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe on m'abandonne : Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre pére n'eſt plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque eſt en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mére ; demeurez ici : vous ſerez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu : ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi, vous ne dites rien ! Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels, je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Créte, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi, les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon pére, à ma mére, à ma patrie, qui me doit être encore plus chére, qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile, ni à ſuivre mes inclinations. Votre Royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon pére ; mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre Royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon pére qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliez ? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pére, ni mére, ni patrie aſſurée ; il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le

plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt; arrachez-moi la vie, la vie n'eſt rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télémaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la Sageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour ſauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclés, que nous vous avons rendu; vous ſervira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu; l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux: mais ſi la flaterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclés tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon pére & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pour-

rois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée !

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager ! Du moins ſouvenez-vous d'Idoménée quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un Roi malheureux qui n'eſpére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée pour inſtruire les hommes foibles & ignorans ;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix ! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embraſſa Philoclés qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de Matelots ; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favora-

vorable ſe léve. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient long-tems ſerrez entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſiéme Livre.



SOMMAIRE

DU

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

PEndant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la maniére de bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pére, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses derniéres instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pére chez le fidéle Eumée.

LES



TELEMAQUE *arrive à* ITHAQUE, *& retrouve* ULYSSE *son Pere chez le fidelle* EUMÉE.

Liv XXIV



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.



DEJA les voiles s'enflent, on léve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocérauniens qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſez par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque diſoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroiſſoient comme un ſonge,

mais peu à peu elles ſe démêlent dans mon eſprit & s'y préſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin aux prémiéres lueurs de l'aurore, mais qui enſuite ſemblent ſortir comme d'un cahos, quand la lumiére qui croît inſenſiblement, les diſtingue, & leur rend, pour ainſi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſentiel du gouvernement eſt de bien diſcerner les différens caractéres d'eſprit, pour les choiſir & les appliquer ſelon leurs talens : mais il me reſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître; & pour les connoître, il en faut voir, & traiter avec eux. Les Rois doivent converſer avec leurs Sujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'eſt à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez : tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualitez des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui ayent long-tems étudié leurs caractéres ; vous apprendrez inſenſiblement comme ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes ? C'eſt la fréquente lecture, & la réfléxion avec des gens qui avoient le goût de la Poëſie. Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique ? C'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on ſi l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifférentes & préparées avec art : il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les reſſorts ſecréts qui y ſont, de les tâter de tous côtez, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu.

Ce

Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité: en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe: pour juger des eſprits, il faut avoir tout de même des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes: ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique: mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnuës, il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraye vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraye vertu a pour eux quelque choſe d'âpre, elle leur paroît trop auſtére & indépendante: elle les effraye & les aigrit; ils ſe tournent vers la flaterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu ſur la terre; car les bons connoiſſent bien les méchans: mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes, ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére, ils n'oſent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs Sujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſez qui les obſédent ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un Roi inacceſſible aux hommes l'eſt auſſi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pour-

pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompez, ils le ſont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe jouë pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoiſſez donc, ô mon cher Télémaque, connoiſſez les hommes; éxaminez-les, faites-les parler les uns ſur les autres, éprouvez-les peu à peu : ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorſque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous ſerez trompé quelquefois : apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vos erreurs paſſées vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture, ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance que des tréſors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déja en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager; il faut les ménager eux-mêmes,

mes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vuë de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagéres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fidéles; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrétes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuër à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſur, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera aſſez de bons qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la miſére & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime. Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la

vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en le faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux prémiers ! Vous éxercerez leurs talens, vous éprouverez l'étenduë de leur eſprit, & la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Iſle déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs mêmes ſemblérent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattuës ne pouvoient plus animer le vaiſſeau ; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inutile; il falut aborder en cette Iſle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpez. Auſſitôt il demande au prémier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu : il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on éxerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercherez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſez ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Pénates. A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertu-

tume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. Mentor ſouriant, répondit : Voila à quoi ſervent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérez, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpéritez, ils ſe croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent ſe jouër de la nature entiére. Quand ils entendent parler des ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt : c'eſt un ſonge pour eux, ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, ſera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence ; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télémaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vrayes, l'état d'un Roi eſt bien malheureux : il eſt l'eſclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entier à eux, il eſt chargé de tous leurs beſoins; il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir : ſon autorité eſt celle des Loix, il faut qu'il leur obéïſſe pour en donner l'éxemple à ſes Sujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des Loix pour les faire régner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il eſt l'homme le moins libre & le moins

tranquile de ſon Royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt Roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un Berger de ſon troupeau, ou comme un pére de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les Loix? Celle de ſe mettre au-deſſus des Loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris: s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité: s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les véritez que Mentor expliquoit.

Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire? Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien: il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats. C'eſt leur

leur faire un présent funeste : c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses éxemples, & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux dequoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit : Nous venons de notre Isle, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléoménes ; qu'il est né en Phrygie : qu'un Oracle avoit prédit à sa mére avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnérent à des matelots qui le portérent dans l'Isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux Sciences & aux beaux Arts :

mais on ne put le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célébre : on le reconnut bientôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes : ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter ; il a souvent passé chez des peuples fort éloignez du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, & l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévuë qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre & l'exclud de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës : il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Asie ni de la Gréce où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ; il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point désirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, & elle semble fuïr devant lui pour se jouër de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans Loix qu'il puisse assembler, policer, & gouverner pendant quelques années ; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans : il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'Agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pen-

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'Iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vuë, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouët à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléoménes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'éxemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec autant de vîteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes fléches les cerfs & les ſangliers. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impreſſion ſecréte de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque, il s'afflige ſans ſavoir pourquoi ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il apperçoit ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchez ſur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abattus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable : mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tient ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il eſt tout hors

de

de lui-même dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades, lorſqu'elles tiennent le thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hébre & les montagnes de Rhodope & Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpéce d'enchantement; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux; & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cauſe de votre douleur qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir: c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléoménes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre pére dans ſon Royaume. Il s'en va droit à Ithaque; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſirez: vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre pére eſt le plus ſage de tous les hommes; ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe, mais il ne la dit que pour le beſoin; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les ſanglots l'empêchérent même long-tems de répondre; enfin il s'écria: Hélas! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître? Quel eſt donc ce myſtére? Serai-je tou-

toujours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe s'enfuyant de ſes lévres avides ? Ulyſſe ! Ulyſſe, m'avez-vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycénes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre pére ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux ; & cette aſſurance qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, dès qu'il le poſſéde ; & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore. C'eſt pour éxercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie ; car il vous éxerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il faut, ſes courſiers fougueux ; ils n'obéïſſent plus au frein, ils ſe précipitent ; & l'homme foible auquel ils échapent, eſt briſé dans ſa chute. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes déſirs indomptez & farouches, dans un abîme de malheurs : plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte ; il n'attend rien, il ne ſe donne le tems de rien meſurer,

il force toutes choſes pour ſe contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mur ; il briſe les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moiſſonner quand le ſage laboureur ſéme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes déſirs volages. Tels ſont les projets inſenſez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes déſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux éxercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouër de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuyent comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître : pour vous apprendre que les choſes même qu'on croit tenir dans ſes mains, échapent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon ; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme : les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent, quand l'aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient & enflame tout l'horiſon ; ſes yeux creux & auſtéres ſe changent en des yeux bleux d'une couleur céleſte, & pleins d'une flame divine, ſa barbe griſe & négligée diſparoît ; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloüi ; il reconnoît un viſage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au Soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée ; une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flo-

flotans : ſes habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerriéres. Mars même en ſeroit effrayé; ſa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe; ſur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athénes, & ſur ſa poitrine brille la rédoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pére! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans ſon ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation pénible de ſes lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniére fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité pes ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers, de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui, & obéïſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde; croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop

vous-même ; craignez de vous tromper : mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret comme les remédes violens & les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquilement la vuë : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion : mettez votre gloire dans la ſimplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre Palais ; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur : n'oubliez jamais que les Rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez : les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Sur tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons : elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ; cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendrônt la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ; mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul.

Je

Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque ſoupirant, étonné & hors de lui-même, se proſterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon pére chez le fidéle Eumée.

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.





O D E.

I.

MOntagnes, * de qui l'audace
Va porter jusques aux Cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du séjour des Dieux;
Dessus vos têtes chenuës,
Je cueille au-dessus des nuës
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux Monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres Monts entasse
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrez,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurez.

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

III.

III.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages,
Plantez le long des ruisseaux,
Et que les Zephirs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux,
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arrose,
Fleuve, où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever,
Où le Ciel serein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laisser place à l'Hyver.

V.

Solitude, * où la riviére
Ne laisse entendre autre bruit,
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume, & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,

* Carenac, petite Abbaye sur la Dordogne qu'il avoit alors.

De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur désire.
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux?

VI.

De Zéphir la douce haleine,
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Floter les jaunes moissons,
Dont Cérès emplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin;
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines
Verse des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horison se renouvelle,
Et se peint dans ce cristal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne se couronne

De

De mille feſtons pendans ;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans des Iſles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le Berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiſeaux, par votre ramage,
Tout ſouci dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacez,
Colombes, & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flâteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,

Qui

Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingenuë antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus ſage, *
Jouët d'un indigne ſort,
Tranquile dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port.
Vainqueur des vents en furie
Pour ſa ſauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour.
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour.

XIII.

Je goûte loin des allarmes,
Des Muſes l'heureux loiſir ;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

* Ulyſſe.

XIV.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux :
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là repoſera ma cendre ;
Là Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr. l'Abbé de Langeron.

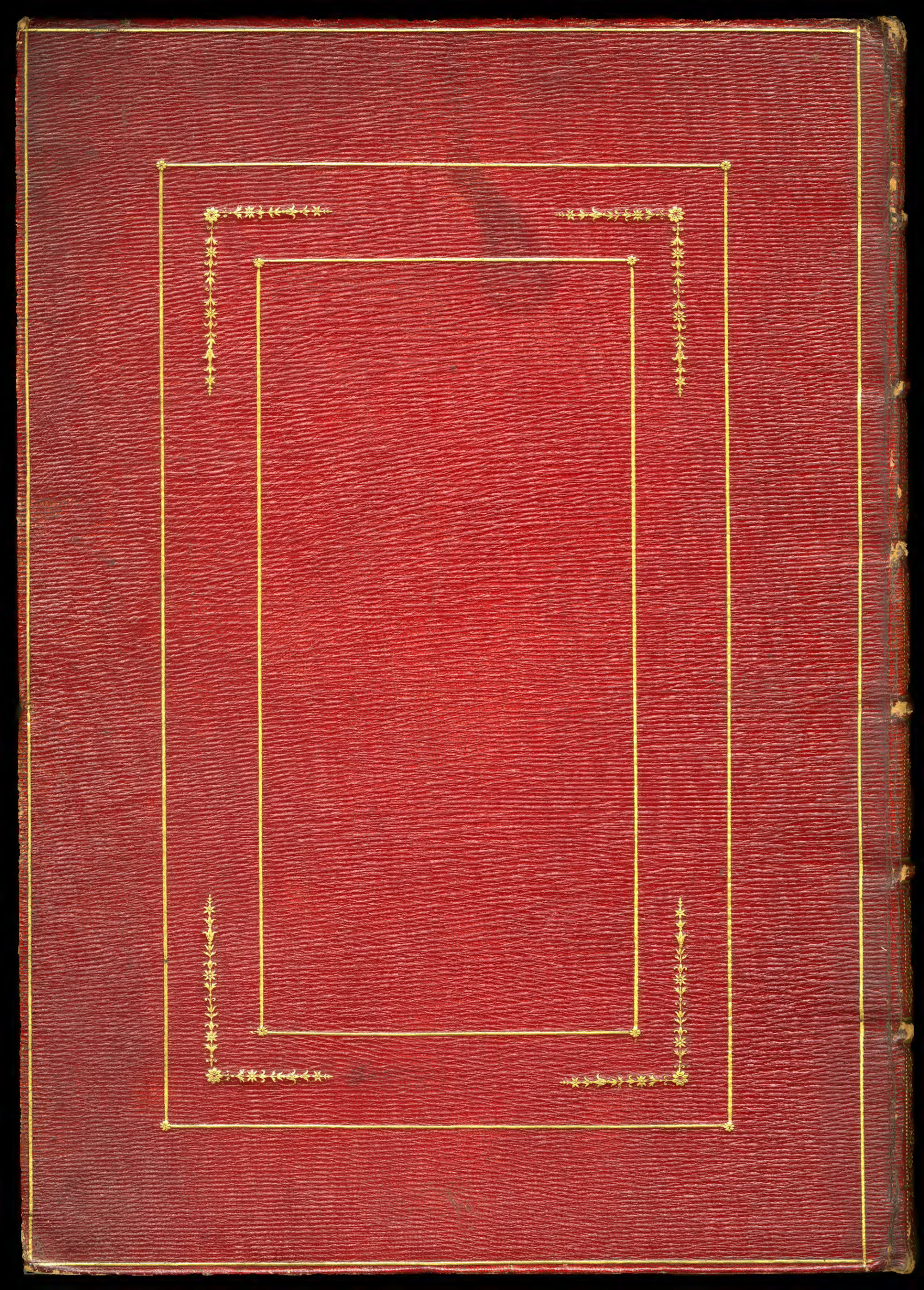

Papillon
f.

4to Mar: 24th 1764.
Aug: 26th 1809.

Collated and complete




CLARENCE S. BEMENT
SPECIAL 84-B
FOLIO 30691
THE GETTY CENTER
LIBRARY




TELEMAQUE
AMST. MDCCXXXIV.